

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 681.—SAMEDI, 22 MAI 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

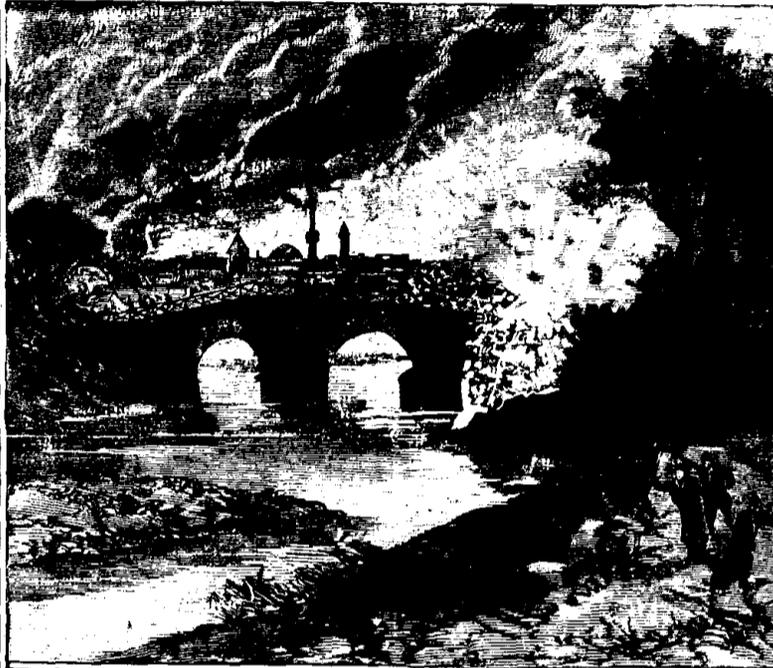
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cent.
Insertions subséquentes 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



UN SOLDAT TURC



UN SOLDAT GREC



LA GUERRE TURCO-GRECQUE.—Un combat dans un défilé.—Incendie d'un village près de Larissa

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 22 MAI 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâton rompu, par G.-P. Labat.—Les élections provinciales, par F. Picard.—Le récit du vieux cannibale (avec gravure), par Henri Coudreau.—Poésie : Les communiants, par Eugène Soubyre.—La toilette des dames, par Carrie May Ashton.—La tombe fleurie, par Albert Tinchant.—Poésie : L'hirondelle, par J. Archambault.—Les médailles de 1812, par B. Sulte.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Un vœu héroïque, par J.-B. Daignault.—Qu'est-ce que la prière ?—Conseils pratiques.—Théâtres.—Toilettes pour jeunes filles (avec gravure).—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—La guerre turco-grecque ; Soldats grec et turque ; Un combat dans un défilé ; Incendie d'un village près de Larissa.—Beaux-Arts : Le Christ prêchant aux pêcheurs.—Gravures de mode.—Groupe du Ministère libéral, Parlement Modèle (vingt-deux portraits).—Gravure du feuillet.—De-venette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Un de nos collaborateurs m'a remplacé la semaine dernière dans le premier MONDE ILLUSTRÉ et je le remercie de son article, plein de cœur et de sympathie, pour les victimes, ou plutôt, pour les parents des victimes de la vente de charité, de Paris.

Je voulais en parler aussi, bien entendu, mais quand la nouvelle du désastre nous est parvenue, un travail que je ne pouvais remettre m'en a empêché.

Tous les journaux ont rapporté les détails de cette épouvantable catastrophe et, il ne serait pas à propos de les rééditer ; mon devoir est donc aujourd'hui d'apprécier plutôt les compte-rendus que de les reproduire.

Vous le savez, cette vente de charité, avait été organisée par la duchesse d'Uzès, pour venir en aide aux pauvres, et avait eu lieu depuis plusieurs années dans le même but.

La duchesse, très connue pour ses idées politiques et ses sympathies religieuses, n'avait mis en avant ni les unes ni les autres, mais s'était placée à un point de vue commun à toutes les croyances et à toutes les opinions, en faisant appel aux grands cœurs que ne guide que le sentiment de la charité.

C'est la raison pour laquelle,—quoiqu'en aient dit

certains journaux—on voyait figurer parmi les dames patronesses, des noms juifs, protestants, allemands, anglais, américains, tout comme des noms français plébéiens ou de vieille extraction.

La charité n'a pas de patrie et, de plus, elle est la vertu la plus générale de toutes les religions.

On a dit en certains quartiers, que ceux qui étaient tombés dans le désastre, avaient été victimes de leur dévouement aux pauvres.

C'est vrai et ce n'est pas tout à fait exact.

Et, en disant cela, croyez bien que je ne veux en nulle sorte engager la responsabilité du MONDE ILLUSTRÉ, mais garder seul le caractère de l'opinion que j'exprime.

On se place trop souvent en tout, au point de vue d'une secte ou d'un parti.

Les journaux socialistes—que nombre de pauvres diables confondent avec les journaux républicains, ce qui n'est pas du tout la même chose—n'ont pas prouvé grand cœur ni même grand bon sens, en affectant de ne voir dans les victimes que des représentants de la fortune ou d'une classe disparue, comme classe.

C'était parfaitement idiot.

D'autres ont vanté outre mesure le dévouement des organisateurs de cette vente de charité et en ont profité pour dire que le sentiment de sacrifice pour les pauvres ne se trouvait plus que dans un certain cercle.

C'était tout aussi absurde.

En y réfléchissant un peu, on comprend qu'il faut se garder de tomber dans l'un ou l'autre de ces extrêmes.

Nous savons ce que sont ces ventes de charité, nous en organisons au Canada comme ailleurs, mais il ne nous viendrait jamais à l'idée de considérer nos femmes et nos filles, comme des héroïnes de la charité, parce qu'elles sont dames patronesses.

Beaucoup de personnes trouvent même que l'on abuse un peu trop de libertés admises dans ces réunions.

Non, il faut voir les choses d'une manière plus juste et plus saine.

Certes la catastrophe de Paris est épouvantable et les victimes ont droit à toutes nos sympathies, mais il ne faut pas en conclure que les malheureux qui y ont perdu la vie se sont sacrifiés parce qu'il y avait un danger à courir.

La cause véritable a été le manque de précautions de la part de l'architecte et de l'incroyable sottise, pour ne pas dire plus, des personnes chargées de surveiller la construction de l'édifice.

Une seule entrée-sortie ! En vérité, c'est à n'y pas croire !

Ce désastre a rappelé celui de l'Opéra-Comique de Paris, où plus de cent personnes de la meilleure société ont perdu la vie, mais jamais il n'est venu à l'idée de qui que ce soit de dire que les morts avaient été victimes de leur passion pour la bonne musique.

*** Ce Paris est incompréhensible pour les gens qui ne le connaissent pas bien, avec toute sa grandeur et ses défauts.

En apprenant l'incendie de la rue Jean-Goujon, Paris, qui fait si peu de cas des vivants, mais sait si bien comprendre la mort, Paris s'est obscurci, est devenu noir, Paris s'est recueilli, Paris a pleuré, Paris a prié...

Les théâtres étaient vides, les cafés déserts, les rues pleines d'une foule anxieuse et profondément émue.

Un grand service a été célébré à Notre-Dame pour le repos des âmes des victimes, et le président de la République, les ministres, les sénateurs, les députés, la magistrature, le barreau, tout Paris enfin y assistait.

C'est que Paris comprend les grandes douleurs, les ressent et sait y compatir.

Son Eminence, le cardinal Richard, a tenu à remercier le président de la République et ses ministres d'avoir assisté au service funèbre, et je n'ai pas compris immédiatement la portée de cette démarche, dont je ne voyais pas trop l'à-propos, car, en fin de compte,

le président et le ministère n'avaient fait que leur devoir, mais j'ai eu bien vite l'explication en apprenant qu'un prédicateur, emporté par un zèle un peu intempestif, s'était oublié un peu trop violemment, contre le gouvernement du beau pays de France.

Le cardinal, très bon et très sage, voulait faire passer l'éponge sur cette malencontreuse sortie.

Et tout a été oublié.

*** Vous connaissez déjà les noms des victimes qui, par leur position sociale, étaient le plus en vue, mais je remarque surtout ceux des personnes qui étaient si chères à un de nos compatriotes les plus distingués, M. de Bouthillier-Chavigny, établi au Canada depuis quelques années.

M. de Bouthillier a perdu dans l'horrible désastre sa mère, sa sœur, son frère et plusieurs autres parents.

En face d'un malheur aussi grand, on reste muet, et la plume même demeure immobile. Comment s'exprimer, que peut-on écrire pour chercher à consoler ?

Cependant, connaissant la foi ardente de M. de Bouthillier, nous savons qu'il saura puiser dans ses croyances la force nécessaire pour résister au choc et accepter avec résignation l'épreuve qui lui est imposée.

LE MONDE ILLUSTRÉ le prie d'accepter nos condoléances les plus sincères.

*** Le duc d'Aumale vient de mourir à Lucco. C'est en apprenant la mort de sa nièce, la duchesse d'Alençon, brûlée dans cette même vente de charité, qu'il a été frappé de paralysie et qu'il est mort.

Le duc d'Aumale était prince par la naissance, étant issu de la maison royale de Bourbon-Orléans, mais il ne fut pas né de souche royale, qu'il eût été prince encore par l'élévation de la pensée, par la profondeur de son instruction, par sa bravoure et par son amour pour la France. Il était plus Français que prince, voilà ce qui se répètera à sa gloire éternelle, voilà ce qu'on devrait graver en lettres indestructibles sur le mausolée qui recouvrira ses cendres.

Puissamment riche, il sut donner. Chose rare et bien moins accessible aux riches que l'on n'est porté à le croire. Doué d'un goût très fin, très éclairé, il a su apprécier et augmenter les trésors artistiques de la collection d'Orléans ; il les a accumulés dans cet autre trésor architectural que l'on appelle Chantilly, et en a assuré la conservation en les donnant à l'Académie française, c'est-à-dire à la France.

Le duc d'Aumale, prince de la famille d'Orléans, naquit à Paris, le 16 janvier 1822. Il était le quatrième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Il fut élu membre de l'Académie française, le 30 décembre 1871, en remplacement de Montalembert, par vingt-huit voix sur vingt-neuf votants, fut reçu en séance solennelle, seulement le 3 avril 1873. Des débats, consignés aux procès-verbaux de l'Académie, 4 mars 1873, avaient eu lieu sur la question de savoir si le récipiendaire serait appelé par l'académicien chargé de lui répondre " Monseigneur," d'après l'usage des relations du monde, ou simplement " Monsieur " suivant la tradition académique. Ce fut, d'après le vœu même du récipiendaire, la tradition académique qui l'emporta. Le prince reçut aussi, au mois de décembre de la même année, d'après les statuts de l'Académie de Besançon, le titre de directeur de cette société, en qualité de commandant en chef des forces militaires de la province. Il est l'un des vingt-quatre membres et le président de la société littéraire aristocratique des bibliophiles français. Grand-croix de la Légion d'honneur, dès l'âge de vingt ans, le duc d'Aumale avait été rayé, sous l'empire, des listes des légionnaires ; il a repris son rang sous la République, à la date de sa promotion, 28 avril 1842. A part son discours de réception à l'Académie française, le prince n'a publié, depuis l'empire, que le discours prononcé sur la réorganisation de l'armée, le 28 mai 1872, à l'Assemblée nationale.

*** Les Américains ont une réputation d'originalité qu'ils semblent s'évertuer à maintenir de plus en plus.

Voici que les législateurs du Delaware viennent de se payer le luxe d'un combat de boxe, en pleine chambre des représentants, à Dover.

Le secrétaire de l'assemblée remplissait les fonctions d'arbitre.

Les combattants étaient des amateurs, des jeunes gens qui se sont prêtés de la meilleure grâce du monde aux désirs des graves représentants du peuple. Mais le combat qui devait être "une lutte amicale et courtoise," comme on dit aux Etats-Unis, a bientôt dégénéré en bataille en règle.

Dès la première reprise, l'un des boxeurs, Stout, a écrasé le nez de son adversaire, King. A la seconde reprise, King s'est vengé en envoyant à Stout, en pleine machoire, un coup de poing qui l'a envoyé rouler à dix pas. Stout s'est relevé, dans le délai réglementaire—dix secondes—mais un autre coup de poing l'a assommé, et cette fois l'arbitre a déclaré que King était vainqueur.

Voilà à quoi s'amuse les députés du Delaware !



A BATONS ROMPUS

...Enfin ! Voilà donc le peuple, les esprits et les cerveaux tranquilles au moins pour cinq ans.

Ce n'est ni trop tôt ni de trop. En effet, surtout depuis quelques jours, tout semblait être sens dessus dessous, tout paraissait être en ébullition, tous les esprits étaient surmenés et surchauffés par la lutte. La nature elle-même semblait vouloir dérailler, car, le dimanche avant les élections, un soleil tropical avait porté à l'apogée la chaleur patriotique des électeurs tandis que dans la soirée et jusqu'au lendemain, une pluie torrentielle déversait ses flots échevelés pour rafraîchir la nature et les esprits abattus, à bout de forces.

Cette pluie me faisait l'effet du verre de vin qu'on offre à un homme qui, ayant besoin de faire un travail long et fatigant, a besoin de prendre des forces.

Et vous l'avez vu, le coup des forces a eu lieu en tordant le cou à beaucoup... Ce sera toujours la même histoire : *hodie mihi, cras tibi*... Et tout cela s'est passé d'une manière fort loyale et chevaleresque, sous un brillant soleil, et sous une brise rafraîchissante et parfumée qui gonflait amoureusement les voiles de la barque des élus de la Liberté.

* * *

Est-ce que Dieu n'aimerait plus la France ?... Ou bien, est-ce parce qu'il l'aime trop qu'il semble parfois la vouloir châtier ? Quoi ! le jour des Rameaux, alors que toute une population chante l'entrée du Christ dans Jérusalem, le toit d'une église s'effondre et tue une centaine de personnes, sans compter les blessés.

O mon Dieu ! Pourquoi donc semer tant de deuils parmi ceux qui chantaient la gloire de votre Fils ? Est-ce que votre main toute puissante, qui a suspendu le soleil à la voûte céleste, ne pouvait empêcher cet effondrement ?

Mais n'approfondissons pas et inclinons-nous...

Quelques jours plus tard, dans une œuvre de charité comme seule a toujours su en organiser l'aristocratie française, un holocauste, presque unique dans l'histoire, sème le deuil dans tous les cœurs de l'univers.

O mon Dieu ! Pourquoi donc avoir laissé anéantir tous ces nobles et braves cœurs, presque tous descendants des preux chevaliers qui ont restauré la croix en Terre Sainte ?

Je m'incline plus profondément encore, et je vois alors, dans cet anas de chairs mélangées, de corps méconnaissables, de couronnes presque royales, princières, duciales fondues avec un marteau oublié par le dernier ouvrier, j'y vois, dis-je, la solution d'un grand problème que nous cherchons vainement partout ici-bas et qui n'existe que dans Dieu, lequel parfois nous le rappelle par des leçons terribles : l'Égalité.

Je viens de lire dans Flammarion—ce Pasteur de l'astronomie dont le nom semble prédestiné à s'occuper des flammes célestes—un article intitulé : *Les radiations solaires et les couleurs*.

C'est à propos d'expériences qu'il a faites sur les plantes, et il en est arrivé à la conclusion que la couleur rouge est celle qui a le plus d'influence, d'action sur la végétation, ensuite la couleur verte, puis la blanche ; enfin la couleur bleue vient en dernier lieu.

Me basant sur son autorité, son principe, sa théorie, j'ai écrit, il y a vingt ans, dans le défunt *Journal de Québec*, quelque chose d'analogue au point de vue des couleurs sur l'influence du cerveau.

Ainsi, un taureau devenu furieux à la vue du rouge, se calme dès qu'on lui présente un objet noir.

Oh ! ne craignez rien, je n'ai aucune prétention à la science, et si j'en reparle ici, c'est afin de soumettre respectueusement mon idée, uniquement née de l'observation, à de plus compétents que moi. Etant sujet à cette époque à de violents maux de tête, j'en étais arrivé à les guérir au moyen d'une clarté que j'obtenais dans ma chambre en commençant par le noir pour arriver graduellement à la pleine lumière.

Au reste, il a dû vous arriver à vous-mêmes, soit que vous ayez mal de tête ou les yeux fatigués, de fermer un moment ces derniers au moyen d'une forte pression des doigts, cela pendant quelques secondes, et vous étiez, sinon guéri, du moins soulagé.

Enfin, vous savez qu'à certains yeux délicats on fait porter des lunettes de couleur appelées *conserves*, variant de la teinte noire fumée, verte, bleue, etc. Outre cela, et sans comparaison aucune, vous savez aussi que les deux morceaux de cuir adaptés à la bride d'un cheval, pour qu'il ne s'effraye pas, s'appellent des lunettes. Tout cela vient à l'appui de mon idée.

Donc, je me disais que, si au lieu de mettre la camisole de force aux pauvres fous, on leur appliquait sur les yeux une espèce de fronton bien vissé, avec lunettes passant progressivement par toutes les couleurs du prisme, que... peut-être bien... ces pauvres infortunés guériraient. Et pourquoi pas, après tout ? Est-ce que le cerveau, siège de la folie, le cerveau qui reçoit la lumière par l'œil, n'est pas pour ainsi dire une plante ? Or, si la folie en général est déterminée par un surmenage ou un avachissement du cerveau—notez bien que je ne parle pas de toutes les folies—pourquoi n'essayerait-on pas, comme Flammarion, par son expérience sur les plantes, de l'influence des couleurs par la radiation solaire, sur ces pauvres détrouqués ?... A-t-on jamais essayé ?... Pas que je sache.

Pour mieux me faire comprendre, je donne ici un tableau de l'étude de Flammarion et je lui laisse la parole :

Dès le 15 août, se manifestaient des différences de hauteur, de coloration et de sensibilité. Ces différences s'accroissant de plus en plus, il nous a paru intéressant de photographier ces plantes l'une à côté de l'autre. La plaque photographique est impartiale et enregistre fidèlement, sans être influencée par aucun préjugé. Voici les résultats obtenus :

	Rouge	Verte	Blanche	Bleue
6 sept.	0m220	0m090	0m045	0m027
27 sept.	0, 345	0, 150	0, 080	0, 027
22 oct.	0, 420	0, 152	0, 100	0, 027

Ainsi, tandis que les sensibles placées dans la serre bleue n'ont fait aucun progrès, celles de la serre rouge ont pris un développement extraordinaire et ont atteint une taille quinze fois supérieure à celle des premières. La lumière rouge a produit l'effet d'un engrais.

En même temps, la sensibilité de la rouge avait atteint un tel degré que le plus léger mouvement, un simple souffle, suffisait pour voir ses folioles se fermer et ses branches tomber toutes d'une pièce. La bleue, au contraire, est devenue insensible.

De plus, la rouge a fleuri, le 24 septembre. La blanche, au lieu de s'élever, a pris plus de force et une grande vigueur ; elle a montré des boutons floraux, mais n'a pas fleuri.

La sensitive rouge a un feuillage plus clair que la blanche ; celle-ci est plus pâle que la verte ; la bleue est la plus foncée.

Nous avons observé des phénomènes analogues, mais moins développés, sur des géraniums, des fraisiers, des pensées, etc. Les fraises de la serre bleue n'étaient pas plus avancées en octobre qu'en mai.

Dans le bleu, on ne vieillit pas, mais on ne vit guère, c'est presque un sommeil.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer en de plus longs détails sur ces expériences. Je les signale, en terminant cette causerie, pour montrer qu'il y a tout un monde à étudier. Le soleil est la source à laquelle s'entretient la vie. Toutes les sciences se touchent, et l'on voit que l'astronomie peut conduire à des applications pratiques nouvelles en physique et en climatologie.

Travaillons ! Nous avons l'infini devant nous.

* * *

On sait, en outre, que la musique a de l'influence sur certains aliénés, et je me demande pourquoi les couleurs n'en auraient pas, car il y a une grande similitude harmonique entre ces deux choses : musique et couleurs !...

Enfin, lecteurs, si je me suis mal expliqué, j'espère que vous devinerez ma pensée, et si, après étude et expérience, les personnes compétentes pensent que mon idée est folle ou lunatique..., je la garderai pour moi.



ELECTIONS PROVINCIALES

Le 11 de ce mois de mai avaient lieu les élections pour le renouvellement de la Chambre des députés de Québec.

Les libéraux furent vainqueurs ; ils disposent, à la nouvelle Chambre, d'une majorité de vingt-sept, ayant conquis cinquante sièges, les conservateurs n'en gardant que vingt-trois.

Le nouveau cabinet aura, comme premier ministre, l'hon. M. Marchand, auquel tout le monde se plaît à reconnaître une grande bonté, une renommée intacte d'intégrité et de loyauté. Nous espérons qu'il favorisera autant l'ouvrier des champs que l'industriel ou l'avocat.

La province de Québec était la seule du Canada qui fût encore aux mains des conservateurs : à la date du 11 mai, tout le Dominion appuie la politique du premier ministre d'Ottawa, l'hon. Wilfrid Laurier.

Nous n'avons point, dans nos attributions, et notre rôle de journal de famille nous l'interdit, à nous occuper de politique : nous ne rechercherons donc point ni n'expliquerons les causes de ce changement si brusque chez les électeurs de cette province.

Qu'il nous suffise de dire que si l'honorable M. Laurier dispose de tous les parlements locaux, son devoir est de veiller au bien de tous ; il a une obligation étroite de faire taire tout sentiment de haine, de rancune ou de discorde, de ne s'occuper absolument que des besoins, des aspirations du peuple.

Les petits et les faibles—c'est malheureusement un fait dans tous les Etats du monde entier—sont presque toujours sacrifiés aux appétits voraces de quelques intrigants.

Henri IV rêvait la poule au pot le dimanche pour chacun de ses sujets ; le duc d'Orléans, devenu roi de France, et pressé de se venger de ses ennemis, répondait fièrement : "Le Roi oublie les injures adressées au Duc d'Orléans !"

En fait de politique, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, c'est certes la meilleure—et tous nos lecteurs seront de notre avis.

FIRMIN PICARD.

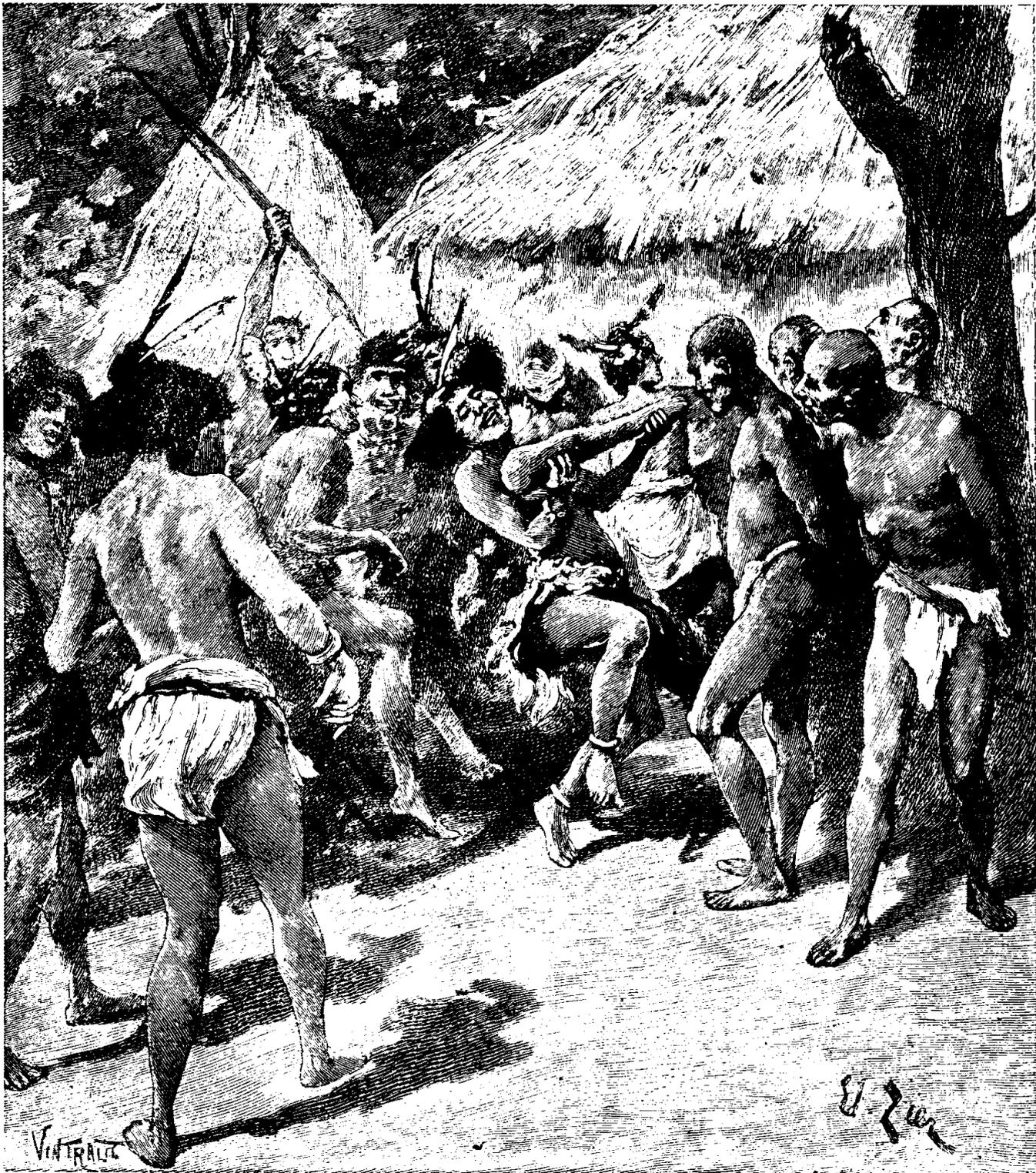
NOTES ET IMPRESSIONS

Ce n'est pas la méchanceté qui fait le plus de mal, c'est la bêtise.—ALEXANDRE DUMAS fils.

La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.—CHATEAUBRIAND.

Ce qu'on appelle gagner du temps en politique, c'est souvent en perdre.—A. DE BROGLIE.

LE RECIT DU VIEUX CANNIBALE



LES OYAMPIS, AVANT DE LES TUER, LEUR PRÉSENTENT, EN DANSANT, LA MASSUE D'IMMOLATION. —Page 53, col. 1

Je ne l'oublierai jamais, dit Pétoun, le jour des funérailles de Tatamouata ! C'était au village de Yacioundée. Tatamouata venait de mourir, les cris de douleur éclataient de toutes parts. Toutes les montagnes du Levant en retentissaient.

“ Les femmes s'embrassant, se prenant par le cou, s'écriaient en hurlant comme les femmes savent hurler : “ Qui nous fera encore manger des prisonniers ? Tatamouata est mort. ” Toute la journée, on le pleura ainsi. Les hommes disaient : “ Où est-il, Tatamouata, le vaillant guerrier, le grand chasseur ? Il danse avec les esprits des vieux Oyampis sur la montagne de Tacouandéwe. ” On prépara les aliments funéraires, on fit un grand trou, on le mit tout debout dedans, et on s'en alla.

“ Jamais je n'ai tant bu de cachiri, jamais je n'ai autant dansé. Mais les lamentations des femmes se continuaient toujours, et nous étions tous dans la tristesse.

“ Le lendemain matin, comme les femmes venaient pleurer sur la tombe de Tatamouata en poussant les

gémissements de rigueur, des guerriers Yaouarapis entrèrent dans le village par surprise. Ils se frappèrent la poitrine en jetant le cri de guerre.

Nous autres, les Oyampis, nous étions furieux et pleins de rage comme des tigres blessés, parce que nous venions de perdre Tatamouata, le grand mangeur de prisonniers de guerre.

“ L'enceinte du village avait été franchie par les Yaouarapis. Nous nous ruâmes sur eux en poussant des cris à effrayer Yolock. Pour ma part, je me jetai sur le chef des Yaouarapis et lui mordis tellement fort le bras avec lequel il brandissait sa massue, que ma bouche resta pleine de chair.

“ Les femmes hurlaient toujours. Mais ce n'était plus pour demander aux esprits de bien recevoir Tatamouata derrière la montagne où ils sont à boire et à danser. C'était pour nous demander de la viande, à nous autres guerriers. Et nous leur en donnâmes, de la viande !

“ Bientôt les Yaouarapis furent rejetés au-delà de l'enceinte de pieux qui défendait le village. Nous les

poursuivîmes dans la forêt. Ils se firent bien tuer, comme des guerriers doivent se faire tuer. Il n'en restait plus que quatre, que nous fîmes prisonniers.

“ Il y en avait quatre ou cinq qui étaient gravement blessés, mais qui n'étaient pas encore tout à fait morts. Nous les coupâmes en morceaux, les mîmes dans des catouris et portâmes cela aux femmes, en disant : “ Voici la viande que vous aimez tant ; faites-la bouillir. ”

“ Les quatre prisonniers furent emmenés au village. Les enfants les tiraient par les jambes et les faisaient tomber. Les femmes leur faisaient des incisions dans le nez avec des dents de pakira aiguës, et elles leur disaient : “ Tu es notre ennemi, on va te manger bientôt. ”

“ Puis les femmes se jetèrent sur eux, les firent tomber dans les herbes, les maintinrent à terre en leur appuyant le genou sur la poitrine et elles leur rasèrent la tête avec un caillou tranchant. Les hommes frappaient les prisonniers à grands coups de poing, quelques-uns avec leur arc.

“ Les prisonniers chantaient, selon l'habitude : “ Voici la nourriture que vous allez manger. ” Et les femmes chantaient la chanson que l'on chante au prisonnier qui va être dévoré. Et l'on dansait autour d'eux. Et c'était un beau spectacle.

“ Ensuite, chaque prisonnier fut remis à une femme chargée de le surveiller jusqu'à ce qu'il soit mis dans la marmite.

“ On ne resta que quatre jours avant de manger les captifs. Ceux-ci mangeaient bien et buvaient bien.

“ Au bout de quatre jours, le cachiri du massacre et le roucou à peindre les prisonniers ayant été préparés, la massue d'immolation ayant été peinte de poussière grise et ornée de plumes rouges, on leur dit que c'était pour le lendemain. On dansa toute la nuit autour de la massue d'immolation et autour des prisonniers auxquels les femmes peignirent le visage et les bras, puis on emmena les quatre Yaouarapis boire et causer dans le carbet des fêtes.

“ Le lendemain matin, les prisonniers sont amenés sur la place publique et on danse autour d'eux. Chaque femme, puis chaque homme viennent à tour de rôle leur présenter, sous le nez, la massue d'immolation.

“ Ils entourent ensuite les captifs et dansent en rond autour d'eux en tenant leurs massues avec toutes sortes d'égards.

“ Alors chaque homme s'approche de son homme et lui dit sans se mettre en colère : “ Je vais te tuer parce que les tiens ont tué les nôtres. Mais tu pourras te soulager auparavant. ”

“ Et on met devant chaque prisonnier une espèce de panier plein de pierres qu'il pourra jeter aux assistants. Les prisonniers tirent principalement sur ceux qui tiennent l'autre bout de la corde avec laquelle ils sont attachés, mais ceux-ci ne lâchent jamais prise. Quand toutes les pierres sont finies, chaque exécuteur s'approche de son captif et d'un seul coup de massue fait jaillir la cervelle.

“ Les femmes, qui se sont aussi peintes en l'honneur de la petite fête, s'approchent alors des corps. Ce sont quatre vieilles. Chacune prend son Yaouarapi par les pieds qu'elle élève à la hauteur de ses hanches, et elle le traîne ainsi en lui tournant le dos, jusqu'auprès des feux qui ont été allumés dès le commencement de la cérémonie.

“ Elle l'échaude alors à l'eau bouillante, pour le râcler plus facilement et lui rendre la peau bien blanche.

“ Quand le prisonnier a été bien gratté et que sa peau est devenue blanche comme celle d'un Calayoua, un homme, armé d'un sabre, vient s'acquitter de la première opération du dépeçage : il coupe les deux bras et les deux jambes et ne laisse que le tronc. Quatre femmes se précipitent sur le cadavre, s'emparent des quatre abatis et se sauvent dans leurs cases en poussant de joyeux cris.

“ Le tronc est ensuite ouvert par le dos. Avant de le découper, on donne aux femmes les entrailles, ce qui fait un excellent bouillon appelé *mingao*. Les enfants mangent la tête. Ce qu'il y a de meilleur, c'est la langue et la cervelle.

“ Après cela, chacun s'en va chez soi avec un morceau qu'on lui a donné.

“ Mais nous avons sans doute perdu déjà l'habitude de manger nos prisonniers, car cette viande-là nous rendit malades. Elle n'est pourtant pas plus mauvaise qu'un autre. C'est à peu près comme le pécaré.

“ Le lendemain, les piayes nous racontèrent qu'ils avaient vu, dans les montagnes du Nord, Tatamouata qui, de joie, dansait deux fois plus fort qu'à l'ordinaire.

“ Depuis cette époque—et j'étais bien jeune alors—les Oyampis ont perdu l'habitude de manger leurs prisonniers de guerre. Yaouaropicie nous l'a défendu. ”

En écoutant le récit du vieux cannibale, je caressais instinctivement mon revolver. Pourtant, quand il eut fini, le vieux bonhomme m'offrit un cigare indien avec une grâce parfaite et un sourire fort engageant.

HENRI COUDREAU.

LES COMMUNIANTES

*En processions de blanches corolles,
Dans les zigzags bleus fuyant d'encensoirs,
Près des piliers clairs, sous les arceaux noirs
Elles vont, pensant à des auréoles.*

*Rigides sous les robes à plis droits,
Spectres en jantins vêtus de grimpures,
Dans l'air enivrant montent leurs voix pures.
On voit en leurs mains de petites croix.*

*Les yeux fatigués ont de légers cernes,
La tristesse heureuse apparaît aux fronts...
— Adieu pour toujours les danses en rond
Dans les jardins clos au pieds des grands vermes !*

*Grave, l'orgue suit de sa voix d'aïeul
Où la douceur se mêle au fantastique,
Les enfants jolis passant au portique :
Fraîches âmes de lys et de glaïeul ;*

*En minces filets, du haut des compoles,
Dans la nef où plane un souffle d'espoir,
Le soleil pâli, le soleil du soir
Caresse d'adieu l'or fin des étoiles.*

*Et l'orgue agonise, en le désarroi
De la joule émue et des blanches vierges,
Et le chœur où brille un essaim de cierges
S'emplît d'ombre, et le Christ dort sur la Croix !...*

*Et chaque printemps,—quand au bout des branches
Les bourgeois aiguis naissent au soleil,—
Dans le même soir parfumé, vermeil,
Passeront encor les vierges si blanches !...*

EUGÈNE SOUBEYRE.

LA-TOILETTE DES DAMES

Plus d'une fille s'habille en vue de plaire à son amant, mais combien peu de femmes, en comparaison du grand nombre, s'habillent en vue de plaire à leurs maris ; et pourtant, le mari, s'il est bon, et souvent même s'il ne l'est pas, est infiniment plus cher que l'amant.

Nombre de femmes s'imaginent que tout est assez bon pour la maison, particulièrement le matin ; mais, quand elles paraissent sur la rue, elles sont habillées aussi à la mode et aussi élégamment qu'on puisse le désirer. C'est là une grave erreur, et une erreur qui ne peut être facilement rectifiée, car, hélas ! de plus petites choses que celle-là ont porté des maris à rechercher les amusements et la jouissance loin de leur foyer.

Combien de fois l'on voit des femmes en vieilles savates et en robes de chambre sales ou déchirées, et ayant les cheveux en désordre ou disposés en papilotes.

J'ai dans l'idée un agréable portrait d'une gentille petite femme qu'on est sûr de voir proprement habillée et les cheveux lissés et luisants, à quelque heure de la journée qu'on aille à sa maison. Ce n'est pas qu'elle ait beaucoup plus de loisirs que ses voisines, mais elle comprend qu'une dame, quelque pressée et quelque occupée qu'elle soit, doit toujours prendre le temps nécessaire de s'habiller convenablement. Cette petite femme, qui est mère de deux enfants bien éveillés, vaque seule à tous les travaux de son ménage, et de plus fait une bonne partie de la couture de la famille.

La plus simple robe de batiste ou de mousseline élégamment faite et scrupuleusement propre, est toujours de bon goût, tandis qu'une autre en soie ou en velours et finie avec soin, présente une apparence désagréable si elle est sale et chiffonnée.

Le fait d'avoir une robe élégante et à l'avenant n'est pas une raison pour qu'elle doive être dispendieuse. La simplicité doit être observée dans la toilette comme dans les décorations de la maison. Fréquemment l'on entend des femmes dire à quelqu'une de leurs amies : “ Je n'ai pas le moyen de me procurer toutes les belles et élégantes choses que vous avez pour votre maison. ” Si elles voulaient se donner la peine d'en compter le coût, elles verraient bientôt que la différence dans la dépense est en faveur de l'amie dont les

doigts habiles façonnent les riens attrayants qui ajoutent tant à la toilette de la femme.

La plupart des hommes aiment les jolies choses, et ils se plaisent à voir leurs femmes convenablement vêtues. En général ils n'aiment pas les couleurs sombres dans la toilette de ces dernières, mais préfèrent des couleurs plus attrayantes.

Une jeune fille disait un jour à une femme de ménage qui était occupée à se faire des vêtements : — “ Pourquoi vous donner tant de peine pour de tels articles de toilette ? Je considère que c'est du temps perdu, vu qu'il y a tant d'autres choses à faire. ” La petite femme lui répondit avec la plus aimable expression de tendresse dans les yeux : — “ Pourquoi devrais-je considérer cela comme du temps mal employé, puisque mon mari aime à me voir en costumes élégants et convenables ? Aussi longtemps que j'aurai le temps, la force et l'argent nécessaires pour pouvoir le faire, je m'étudierai à lui plaire dans ma toilette. ”

Une femme qui passe pour une des personnes dont la toilette est la plus irréprochable de notre ville, s'habille tous les jours aussi élégamment et convenablement pour son mari que s'ils avaient à la maison des visiteurs distingués. Ses mousselines, ses indiennes et ses lainages excitent l'envie de nombre de ses amies. Sydney Smith disait un jour : — “ Il est absurde de dire aux filles que la beauté n'est d'aucune valeur et que la toilette ne sert de rien ! La beauté a sa valeur, et toutes les espérances d'une jeune fille, comme tout son bonheur, ne peuvent dépendre quelquefois que d'une robe ou d'un chapeau convenables. ” Or, s'il est nécessaire de s'habiller d'une manière attrayante pour gagner un mari, combien plus n'est-il pas nécessaire de s'habiller pour conserver son admiration et son amour ?

CARRIE MAY ASHTON.

LA TOMBE FLEURIE

C'est un cimetière très-gai, autour d'une vieille église de campagne. L'herbe a poussé haute, entre les tombes, au pied du clocher lourd. Là, ignorée, celle qui a ensoleillé ma vie dort le grand sommeil. Et, pieusement, j'ai enseveli mon cœur sous la dalle de granit qui protège sa cendre. Elle a voulu reposer dans ce coin perdu, loin de ses proches, pour que rien ne puisse troubler la mélancolie exquise de nos entretiens, quand, au crépuscule, j'évoque son ombre bénie.

* *

Près de la pierre tombale, j'ai planté des rosiers, des dahlias rouges et des pervenches. Chaque hiver, je les abrite contre le givre et la froidure. Chaque printemps, les parfums de mes fleurs aimées embauvent tout le cimetière, si gai, autour de la vieille église de campagne.

* *

Elle avait choisi ce côté du champ de mort parce qu'un grand cyprès, tout noir, ombrageait sa demeure dernière. Or, voici qu'un rossignol a niché dans les branches de l'arbre. Délicat virtuose, quand vient la nuit, il dit des romances simples comme les airs d'autan, mais si tristes que sous terre les trépassés gémissent de ne plus pouvoir en pleurer.

* *

Je prends soin des fleurs toujours, et, non sans peine, j'ai apprivoisé l'oiseau chanteur ; car, au crépuscule, quand j'évoque l'ombre de l'adorée, les roses me rappellent son teint, les dahlias rouges ses lèvres, les pervenches ses yeux, et le chant du rossignol sa voix d'or qui me parlait des amours immortelles.

ALBERT TINCHANT.

LE CŒUR !

*Le temple de Janus s'ouvrait pendant la guerre,
Se fermait à la paix. Le cœur est le contraire :
C'est un saint Tabernacle, un temple bien-aimé,
A la paix grand ouvert, à la guerre fermé.*

POUTIGNAC DEVILLARS.

HIRONDELLE

Hirondelle
Bleu d'acier,
Au corps frêle,
Au gosier
Plein de charme,
Chante donc
Ta chanson
Qui me charme.

C'est Printemps
Qui ramène
Tes doux chants,
Belle reine
Aux yeux bleus
Des grands dômes
Et des chaumes
Les plus vieux.

Oh ! demeure
Près de moi !
Ta demeure
C'est mon toit :
Reviens vite
Au vieux nid
Tout jauni,
Au vieux gîte.

Regarnis
Ma fenêtre
Je bénis
Le doux être
Enchanteur
Qui ramène
De la peine
Le rêveur

Oh ! roucoule
Bien souvent !
Toujours roule
En passant
L'harmonie
De ta voix
Que je crois
D'une amie !

Si le vent
De l'orage
En soufflant
Te fait rage ;
Sans effroi,
Jouez chancre,
Vite rentre
Près de moi.

Hirondelle
Bleu d'acier,
Au corps frêle,
Au gosier
Plein de charme
Chante donc
Ta chanson
Qui me charme.

J. ARCHAMBAULT.

LES MÉDAILLÉS DE 1812

II

La bataille de Chrysler Farm eut lieu dans les circonstances suivantes : En octobre 1813, toutes les forces disponibles du Bas-Canada étaient portées sur les rivières Chambly et Châteauguay et dans le territoire compris entre ces deux cours d'eau, pour résister aux sept mille hommes que le général Hampton dirigeait sur Montréal. La rive nord du Saint-Laurent était dépourvue de troupes jusqu'à Kingston où se trouvaient des débris des régiments anglais, un certain nombre de Fencibles, de Voltigeurs et de miliciens. Le reste du Haut-Canada était aux mains de l'ennemi.

Le général Wilkinson partit de Sackett's Harbour, plus bas que Kingston, et descendit le fleuve avec dix mille hommes pour marcher sur Montréal où devait s'opérer sa jonction avec Hampton. Dès que le commandant de Kingston apprit cette nouvelle, il détacha huit cents hommes par la rive nord pour suivre et molester les Américains. Wilkinson ayant mis pied à terre au dessous de Prescott, partagea son armée en trois divisions qui se dirigèrent sur Montréal laissant entre elles une distance de quelques milles. C'est la dernière division qui fut attaquée par le lieutenant-colonel Morrison à la ferme de M. Chrysler, capitaine de milice. Cette division ne fut pas battue, mais forcée de se replier sur les deux autres à la suite du combat le plus savant et le mieux dirigé de toute cette guerre.

On ne savait pas en ce moment que de Salaberry avait repoussé et réduit à rien l'armée de Hampton. Le 12 novembre, étant en face de Saint-Régis, Wilkinson eut connaissance de la défaite de son collègue et, sans perdre un instant, il traversa le fleuve pour rentrer aux États-Unis.

Le Canada tout entier s'était trouvé pendant huit semaines dans le plus grand péril et il en sortait en quelques jours, grâce à la victoire de Châteauguay.

Dix-neuf Canadiens-français reçurent la médaille de Chrysler Farm et, sur ce nombre il y a dix Voltigeurs.

Citons d'abord le soldat John Saint-Etienne, des Voltigeurs qui eut deux médailles, ou plutôt deux barres d'argent, l'une pour Détroit et l'autre pour Chrysler Farm.

Les Voltigeurs médaillés de Chrysler Farm sont : le lieutenant Daniel de Hertel, les sergents Louis

Langevin, J.-B. Megret, François Thérien, les soldats Antoine Bélanger, Marcel Morency, Pierre Piché, Louis Pelletier, Jean-Olivier Parent.

Il y avait aussi Joseph et Régis Langevin, Jacques Gendron, J.-B. Lapierre, Barthélemi Morin, Joseph Plamondon et le sergent J.-B. Portugais, qui devaient appartenir à la milice d'Essex, mais le nom de leur corps n'est pas mentionné.

De la milice d'Essex, il y eut Paul Belaire et Jacques Beaudoin décorés pour Chrysler Farm.

Le va-et-vient des troupes depuis Montréal jusqu'au Détroit, durant les années 1812 et 1813, principalement cette dernière année, entraîna des miliciens du Bas-Canada jusqu'à Kingston, des bandes de sauvages de Caughnawaga et du lac des Deux-Montagnes jusqu'au lac Erié et des Voltigeurs un peu partout.

A Beaver Dame derrière Sainte-Catherine, en juin 1813, Dominique Ducharme, avec sept ou huit Canadiens et trois cents sauvages, captura 550 Américains, deux canons et deux drapeaux. Vers le même temps, cinq compagnies de miliciens du Bas-Canada se couvraient de gloire à Sackett's Harbour situé à l'entrée du lac Ontario.

Les Voltigeurs avaient été dispersés sur tant de points de la frontière qu'on les rencontre dans la plupart des engagements qui marquèrent cette année mémorable. Salaberry n'en avait que quatre-vingts sur la rivière Châteauguay au moment où Hampton marchait contre lui.

Dans huit jours, Châteauguay.

Benjamin Sulte

CHRONIQUE EUROPÉENNE

JEUDI SAINT

Beaucoup de monde aujourd'hui dans les églises : des voitures de maître attendent les nobles dames qui vont se perdre parmi la foule des bourgeois et des pauvres ; tous prient dans le mystère.

A Saint-Sulpice il y a plus de monde qu'à Notre-Dame. Le reposoir de l'église des Sulpiciens est perdu dans les fleurs dont le parfum, mêlé aux prières de cinquante prêtres agenouillés dans le recueillement, monte vers l'Invisible Dieu. Et des cierges brûlent à côté des plantes aux feuilles toutes vertes de printemps.

Dans la rue, par un temps un peu frisquet, les chrétiens vont d'église en église, pensifs souvent.

...Notre-Dame domine dans le soleil qui laisse ses pâles et derniers rayons mourir sur la masse séculaire.

A l'intérieur, la foule silencieuse marche sur les dalles de l'église devant le Maître éternel.

La chaire, entourée des ombres du soir au milieu desquelles elles surgit, fait penser, avec ses quatre anges sonnant de la trompette, aux éloquentes voix des orateurs dont les sermons prononcés là, ont retenti à travers le monde.

Notre-Dame, drapée dans sa majestueuse vétusté, est pleine toujours de souvenirs qui se réveillent quand on pense, comme s'en volent à nos regards des oiseaux nombreux dont les nids sont faits dans les niches, derrière les statues, dans les tours trouées par le temps.

Nous pensons ; et les oiseaux partent vers les cimes des arbres très grands, vers les nuages et le bleu du ciel infini.

Sur son cheval de bronze, Charlemagne monte la garde, et la Seine—qu'on dirait respectueuse—coule plus lentement près de l'antique cathédrale et du monument d'un roi qui fut grand.

Elle coule, cependant, comme ont passé les illustres et les célèbres, les grands et les petits qui ont vu Notre-Dame.

Et la vieille église, avec ses pierres sombres, ses statues et ses chefs-d'œuvre reste là, telle une ombre gigantesque, pour raconter—témoin superbe—l'his-

toire des siècles passés et des grandeurs perçues dans les nuits.

VENDREDI SAINT

Les fleurs d'hier meurent sur les reposoirs pas encore défaits, et il en monte une odeur comme celle qui reste après des funérailles, dans une chambre mortuaire.

Les tabernacles ouverts, les statues voilées offrent un spectacle de désolation immense et triste.

Au dehors, il y a moins de joie sur les figures ; la foule est pensive ; le souvenir du Nazaréen a traversé les siècles ; son culte reste dans les cœurs ; la foi s'atteste et la sublime religion de Jésus éclaire toujours le monde.

* *

Un jeune médecin, récemment de retour au Canada, n'a rien trouvé de mieux à faire, en arrivant de Paris, qu'à dire des sottises contre la Société Canadienne de Paris et contre moi en particulier.

J'écris ces lignes dans le sympathique MONDE ILLUSTRÉ, et comme si j'étais chez moi—je le suis ici—afin de dire à mes amis, sans autres explications pour les lecteurs en dehors de cette affaire, et que je prie de m'excuser, que la Société Canadienne de Paris est plus forte et plus nombreuse que jamais. Puis, pour moi, je n'ai pas accepté un second terme à la présidence parce que j'estime que chacun doit avoir son tour à cet honneur. C'est après mon refus de l'offre qui m'était faite d'un second terme, que mes amis m'ont élu président honoraire, ce que j'ai accepté pourvu que ce fut pour un mois seulement, ainsi que la chose est coutumière en France.

J'ai voulu relever cette calomnie—une de plus dans le tas—plus à cause de la Société Canadienne, qui est un peu mon œuvre, que pour me défendre moi-même, ce qui est toujours un travail très-ardu lorsqu'il est pratiqué au Canada.

* *

On vient de jouer, au théâtre de la Renaissance, la *Samaritaine*, où Sarah Bernhardt remplissait le rôle admirable de Photine.

Cette pièce qui ne doit être jouée que six soirs seulement, sera reprise plus tard et souvent. Car le succès qui en est résulté est un de ceux qui consacrent un auteur et immortalisent une pièce.

M. Edouard Rostand est désormais illustre et célèbre pour avoir fait la *Samaritaine*.

C'est un drame sacré et en même temps un splendide plaidoyer en faveur de la divine religion du sublime Nazaréen.

Je ne puis résister au plaisir de vous citer quelques unes des réponses de Jésus à Photine et de Photine aux femmes de Samarie.

Jésus :

Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour :
Mais tant que ce n'est pas à moi qu'on les adresse,
On ne fait qu'essayer les termes de tendresse.

Non, tu ne dois pas avoir honte.

Comme l'amour de moi vient habiter toujours
Les cœurs qu'ont préparés de terrestres amours,
Il prend ce qu'il y trouve, il se ressert des choses,
Il fait d'autres bouquets avec les mêmes roses ;

Un cœur que je surprends ne peut, dans sa surprise,
Se reconnaître assez pour inventer un chant,
Mais il se trouble, il dit, dans son trouble touchant,
N'importe quel fragment de chanson coutumière...
Et la chanson d'amour devient une prière !

Photine aux femmes de la ville :

Près du puits de Jacob est assis un jeune homme :
C'est un Nazaréen pâle, qui m'a parlé.
Il est si doux que j'ai tout de suite tremblé...
Nul n'a son éloquence immense et familière,
Et son geste est celui d'ouvrir une volière !

Je crois que c'est un prophète. Sachez
Qu'il devina tous mes secrets, tous mes péchés !...
Il a tout deviné ! J'en suis encor saisie...
Ne se pourrait-il pas que ce fût le Messie ?

Un jeune homme est assis près du puits de Jacob !
Il se nomme Jésus. Il revient de Judée.
J'ai refusé d'abord l'eau qu'il m'a demandée.

Mais alors il m'a dit debout dans son manteau,
Des paroles du Ciel à propos de cette eau !...

Je ne peux plus me taire, car je sais !...
Je dois crier—qu'on me repousse, qu'on me foule !
Mon devoir est d'aller crier parmi la foule.
Près du puits de Jacob un jeune homme est assis !
Ses cheveux ont la couleur blonde ;
On croit voir l'arc-en-ciel qui rassure le monde
Dans chacun de ses beaux sourcils."

Et :

" La graine est là, d'où monte l'arbre immense,
Vous n'avez qu'à vouloir et le règne commence ! [foi,
Pour tous ! pour tous ! Un peu d'amour, un peu de
Et vous verrez quel beau royaume !... Toi—toi—toi !—
Toi, tu souffriras moins, maigre tailleur de pierres :
Car, dans le noir du masque abritant tes paupières
Tes yeux posséderont quelques brins de leur
Des gerbes de clartés futures !... Ciseleur,
Tes doigts se sentiront rafraîchis par les ailes
Des petits chérubins d'argent que tu cisèles !...
Toi qui, pour lambrisser les alcoves, scias
Les cèdres, les cyprès et les acacias,
Tu béniras les trous au mur de ton échoppe
Parce qu'il y frissonne une touffe d'hysope !...
Vous plaindrez ceux pour qui vous tissez, tisserands,
Et vous, passementiers, plus vous coudrez de rangs
D'inutiles galons aux frivolos étoffes,
Et plus vous sourirez, comme des philosophes !
Chacun trouvera joie à son humble métier.
Tu verniras l'argile avec amour, potier ;
Pâtres, vous soignerez plus gaiement vos abeilles !
Vous sifflez, vanniers, en tressant vos corbeilles ! "

Puis, Jésus dit encore :—

" Oui, d'où que vous soyez, de Sichem, de Sion,
Quand vous voudrez prier, sans ostentation,
Sans inutiles cris, sans veine mélodique,
Sans qu'avec votre front la terre soit frappée,
Et sans plus vous tourner pour plaire à l'Elohim
Ni vers Jérusalem, ni vers le Garizim,
Puisque c'est en tous lieux qu'est le Père suprême..."

Et, la pièce se termine par la prière de Photine
répétée par la foule :

" Père que nous avons dans les cieux..." prière
admirable et qui depuis près de dix-neuf siècles, monte
de la terre au ciel.

* *

Mercredi, 21 avril.

L'événement de ce jour est la déclaration faite hier
soir à la Société de Géographie par Léo Taxil, déclara-
tion faite devant des prêtres et des laïques qui pres-
que tous croyaient depuis dix ans en la bonne foi de
cet homme qui raille aujourd'hui ce qu'il exaltait hier,
et dont la vie sera une moquerie à ceux qui voudraient
lui croire une intelligence supérieure.

M. Alexandre Hepp lui consacrant ses " Quoti-
diennes " dans le *Journal*, écrit ces lignes :

Le nombre de créatures supra-terrestres vient d'être
violemment diminué : Diana Vaughan n'est plus, même
elle n'a jamais été. Dans une conférence qui restera
comme un des plus beaux spécimens de la vilénie hu-
maine, le sieur Léo Taxil a avoué que l'héroïne dont
il passionnait la crédulité catholique a été inventée et
payée par lui, de toute pièce.

Pendant plus de dix ans, cet homme, qui avait
vendu le libre-penseurs dont il ne vivait plus, a joué
la comédie de la conversion pour en vivre ; il a pu,
sans un frisson, abjurer, s'agenouiller, s'user en mo-
meries devant le crucifix et le bénitier, s'insinuer dans
la confiance de Rome, de Saint-Sulpice et des vieilles
dames de sacristie, et après avoir tondu la bête jus-
qu'au cuir, il ose confesser publiquement que tout cela
était pour se gausser, qu'il n'avait changé d'opinion et
d'amis que pour mieux trahir à nouveau, et tranquille-
ment, il définit et baptise cela " une fumisterie."

En vérité, nous ne rendons pas hommage assez aux
facilités délicieuses de ce temps, et comment des gens
peuvent-ils se plaindre des conditions, des exigences
de la vie présente ? Après les choses, les mots eux-
mêmes ont perdu toute valeur, toute représentation
exacte. Jamais on n'a vu une heure plus propice aux
accommodements. On ne sait plus. C'est un Eden d'é-
lasticité. Et il faut réellement avoir l'esprit mal fait
pour ne pas se déclarer heureux de vivre en un temps
idéal où l'on traite de simple fantaisie la plus dégra-
dante infamie.

M. Tardivel, de la *Vérité*, qui était venu à Paris pour
assister à la conférence de Léo Taxil, est immédiate-
ment reparti pour le Canada.

Le sincère écrivain de Québec a été stupéfait de
cette nouvelle déclaration dont l'écho va être immense.

M. le comte Albert de Mun vient de recevoir en
audience particulière, notre ami le Dr Le Cavalier,
président de la Société Canadienne de Paris, à qui il
a promis d'être présent à la prochaine réunion de
notre société.

A cette occasion, une assemblée extraordinaire sera
convoquée pour recevoir dignement le grand orateur
catholique.

Le comte de Mun a exprimé le désir de connaître,
lors de son voyage ici, notre illustre compatriote, M.
Wilfrid Laurier.

Et, c'est à la Société Canadienne de Paris, que nous
espérons voir se rencontrer les deux grands orateurs.

Je donnerai à cette époque un compte-rendu exact
de cette future magnifique entrevue.

* *

Jeudi, 22 avril.

Les turcophiles de notre pays ont dû se réjouir, ces
jours derniers, en apprenant le succès des turcs en
Thessalie. Mais ce succès a été vite effacé, et voici
que tous les journaux d'aujourd'hui annoncent la
prise de Damas par les grecs, et plusieurs victoires
partielles remportées par ces derniers.

Le destin cache encore ce qu'il réserve à la Grèce,
mais elle continue d'avoir dans sa lutte, les sympathies
de tous les cœurs justes et généreux.

Les fils du roi Georges se battent à l'heure actuelle,
à la tête de l'armée en laquelle repose l'espoir de la
Grèce, et le colonel Solemnitz devient légendaire par
de superbes faits d'armes chaque jour répétés.

Les turcs sont devant Tournavos et marchent vers
Larissa.

C'est là, probablement, qu'aura lieu le combat
titanesque devant décider la grande défaite où la
grande victoire.

Robt B. Brunet

UN VŒU HÉROIQUE

Une mère avait deux fils ; l'aîné, qui était âgé de
vingt ans au sortir de l'école militaire de Saint-Cyr,
s'était plusieurs fois distingué à la guerre qui eut pour
but la conquête d'Alger. Après cela, il eut le loisir
d'aller revoir le toit sous lequel il était né. Mais,
hélas ! quel douloureux changement s'était opéré pen-
dant son absence.

Son frère, à peine sorti de l'enfance, est à la der-
nière extrémité ; il n'a plus qu'un souffle, et l'âme de
sa malheureuse mère semble attachée à ce souffle.
A peine vit-elle celui de ses fils qui arrivait et qui se
portait bien, tant elle était occupée de son cher
enfant.

L'âme humaine est ainsi faite que, par un mouve-
ment naturel, irraisonné, elle se sent plus portée vers
l'objet qu'elle est en danger de perdre que vers celui
pour la sécurité duquel elle n'a rien à craindre.

Déjà le prêtre avait parlé de résignation, en ajou-
tant que Dieu fait des anges, d'enfants si innocents.

— Il va mourir ! criait la mère attendrie en pressant
son enfant sur son cœur, il va mourir, ce cher fils qui
est toute ma vie !

— Ah ! se disait le jeune officier, si j'étais à la place
de ce pauvre frère, elle m'aimerait autant qu'il est
aimé !

Était-ce là le regret d'une âme qui avait eu à se
dépêcher d'un amour maternel départi en parts inégales
sur deux êtres qui, suivant les lois de la nature,
auraient dû être également partagés ? Certainement
non ; mais depuis si longtemps il n'avait vu sa bonne
mère lui ouvrir ses bras et lui dire de douces paroles,
joies auxquelles il avait goûté dans ses rêves, sur son
lit de camp, et il arrivait sans un sourire, sans une
tendre parole à son adresse. Il était donc doublement
triste.

Tout l'art des médecins avait été épuisé pour rappe-
ler l'enfant à la vie, mais tout fut sans résultat, car le

visage livide annonçait que la fin approchait. Soudain
le petit moribond est secoué par un mouvement
convulsif, il lève ses petits bras et semble vouloir
s'envoler vers le ciel.

— Prions, dit le prêtre qui voyait arriver le moment
fatal.

Et tous les assistants tombèrent à genoux.

Alors, le jeune officier, plein de confiance en celui
qui punit et pardonne, s'écria du fond du cœur :

— Mon Dieu ! si vous sauvez mon frère, je fais vœu
de me consacrer dès maintenant à l'éducation des en-
fants de son âge. Je leur apprendrai à vous aimer et
à vous bénir.

Cette courte invocation, partie du cœur d'un chré-
tien, fut écoutée et la vie fut rendue à l'enfant.

Quelque temps après, l'officier prit son épée et la
rendit à sa mère en disant :

— Prenez cette arme que vous donnerez à Louis
lorsqu'il sera plus grand, car peut-être pourra-t-il s'en
servir pour la cause de Dieu et sa patrie. Pour moi je
pars pour accomplir le vœu que j'ai fait à Dieu s'il
donnait la vie à mon jeune frère.

La mère, en entendant ces paroles, jeta les bras
autour du cou de son aîné en disant tout en pleurs :

— Pauvre enfant ! comme je t'aime en t'entendant
parler ainsi, comme j'admire ta piété et l'amour que
tu portes à ton frère.

Alors la mère, tout éplorée fit tout ce qu'elle put
pour le retenir près d'elle, mais le jeune homme,
fidèle à sa promesse, dit adieu à sa mère, à son frère,
et partit pour accomplir son vœu.

J.-H. DAIGNAULT

Saint-Félix, Manitoba.

QU'EST-CE QUE LA PRIÈRE ?

La prière, c'est le cri de l'infortuné qui sollicite une
complaisante assistance ; c'est le cri de la souffrance
qui aspire au soulagement et veut se fortifier dans la
résignation ; c'est le cri de la justice qui en appelle à
Dieu des triomphes du mal ; c'est le cri de l'amour
qui s'exhale dans les chants de la reconnaissance ; c'est
le cri du repentir qui se réfugie dans la miséricorde
inépuisable. Cri spontané qui jaillit du cœur comme
l'eau de la source ; cri puissant par lequel on puise en
Dieu des forces et des consolations ; cri universel qui
retentit partout où l'homme n'a pas perdu la trace de
son origine et répudié les titres de sa vocation ; cri
perpétuel que tout siècle a entendu et que toute
nation a redit. Oui, partout l'homme prie, parce que
partout il a des besoins que Dieu seul peut satisfaire,
des aspirations que Dieu seul peut réaliser, des dou-
leurs que Dieu seul peut adoucir.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Aimé Renaud, 1525, rue Ste-Catherine ;
Mademoiselle Provost, rue Ste-Elizabeth ; T.-A.
Marion, 437, rue William ; F.-A. Cabana, 401,
rue Rachel ; Mlle Rose-de-Lima Barrette, 186,
rue St-Denis ; Mlle Virginie Malouin, 115, rue
St-Christophe ; J.-H. de Montigny, 1422, rue
Ste-Catherine ; Mlle Eliza Cholette, 100, rue
Cathédrale.

Saint-Henri de Montréal.—M. Poirier, 3635, rue
Notre-Dame.

Québec.—Philippe Gagnon, 84, rue de la Reine, Saint-
Roch ; P. Couet, 6, rue St-Augustin ; Louis
Turgeon, 281, rue St-Olivier, faubourg St-Jean ;
Jean Gosselin, 3, rue Jacques-Cartier, St-Roch ;
T. Plamondon, 41, rue Ste-Claire ; Joseph-A.
Chabot, rue Deligny, faubourg St-Jean.

Beauport, Québec.—Augustin Bernard.

Lévis.—Edgar Lamontagne.

St-Jacques de l'Achigan.—Dr J.-O. Beaudry.

Ottawa.—Ed Lussier, 60, rue Murray.

Portneuf.—Hilderent Hardy.

St-Joseph, Beauce.—L.-U. Talbot.

Chicopee, Mass.—Wilbrod Lassonde, 30, rue Center.

Cohoes, N. Y.—A., Ed Rochon, 64, rue Remsem.



BEAUX-ARTS. — Le Christ prêchant aux pêcheurs. — D'après GUSTAVE DE CIPHERSTRON

TOILETTES POUR JEUNES FILLES



1. Costume avec jupe à corselet pour jeunes filles 2. Robe avec garniture de ruches 3. Robe avec blouse pour fillettes
(Extrait de la Saison)

1. *Costume à jupe-corselet pour jeune fille.*—La jupe de ce costume est en mohair bleu foncé quadrillé ton sur ton. Le corselet s'ajuste dans le haut des lés et la garniture de tresse blanche est indiquée par des lignes fines. Blouse en soie des Indes ; blanc jaune, sur fond ajusté, ornée derrière et devant de groupes de cinq plis, qu'on coudra avant de tailler. La blouse agrafe à gauche sous un plissé. On remarquera un pli en manchette et les plis en long du coude au poignet. Plissé au bas de la manche. Chapeau de paille blanche orné de primevères et de ruban de velours noir.

2. *Costume garni de ruches.*—En faille de couleur, recouverte de gros tulle noir à fleurs détachées, encadrées par des ruches de ruban de satin noir n° 5, formant carreaux. Les goussets de tulle uni sont adaptés des côtés et les lignes marquent la garniture sur les lés. Dans le bas, volant brodé à bord dentelé surmonté d'une ruche. Corsage de doublure ajusté, fermant devant, avec dessus de tulle. Le devant croise et agrafe à gauche le long de l'épaule, de l'emmanchure et sous le bras. Manche garnie de fleurs de tulle et de ruches. Sur les manches, épaulettes faites d'un morceau de soie de 6 pouces de haut, pris double, recouvert de tulle et plissé plat. Sur chaque pli doit se trouver une fleur. Col droit et ceinture drapée en soie un peu plus claire que le dessous. Nœuds en ruban n° 16. Chapeau de paille vert frais, orné de plumes noires. Ombrelle de soie verte.

3. *Robe avec blouse à empiècement pour petites filles.*—Corsage de doublure ajusté. Empiècement rond, disposé sur cette doublure, en velours bleu foncé et parties blouse de cachemire bleu pâle, arrangées en plis plats. Entre chaque pli, choux de ruban de satin noir étroit. La robe agrafe dans le dos. Manche étroite à bouffant d'étoffe en biais, plissé sur les deux bords et pris dans l'emmanchure. Laisser l'étoffe en plus pour les quatre plis piqués du bas. Ceinture et écharpe de ruban de satin bleu foncé. Grand chapeau de paille.

NOS GRAVURES

Continuant la série de tableaux que nous avons commencée de la guerre Turco-grecque, nous publions aujourd'hui un *combat dans les défilés*.

Nos lecteurs pourront se faire une idée de ces atrocités, en même temps qu'ils comprendront le courage des soldats de ce petit peuple de la Grèce contre les hordes barbares du Musulman ; ils verront également, par cette lutte corps à corps, que les Grecs, malgré leur manque total de munitions et de vivres, ne reculent que quand ils sont écrasés sous le nombre.

C'est la lutte, avons-nous dit et répété, du Croissant contre la Croix, la lutte de la bestialité contre la

loi divine et sainte du Christ : une autre gravure nous montre le *Christ prêchant aux pêcheurs*, aux petits, aux pauvres, aux ignorants.

Et ceci repose de cela.

LA CROSSE

Nos lecteurs savent que c'est le 24 mai que les National se rencontreront avec les Shamrocks sur le champ de bataille... tout pacifique, hâtons-nous de le dire, des terrains de l'Exposition.

Cette rencontre promet d'être fort jolie, très intéressante.

Nous ne pouvons qu'encourager ces jeux où l'esprit gagne beaucoup et le corps tout. Nous augurons la victoire à nos frères les National, notre Société de Canadiens-français.

THÉÂTRES

La direction du Théâtre Français donne cette semaine *Under two flags*, qui est le puissant roman de Ouida dramatisé.

La production de *Moths*, il y a quelques semaines, a obtenu un succès tel qu'on s'est senti encouragé à représenter cette œuvre. M. Byron Douglass, autrefois de la troupe de Wilton Lackaye, qui a rempli le rôle de Paul Fitzhugh dans *The new South*, la semaine dernière, a été engagé pour faire partie de la troupe permanente pendant le reste de la saison.

Cette semaine Miss Hilda Thomas, qui a créé une si excellente impression ici pendant cette saison, paraît de nouveau en tête du programme du vaudeville.

C'est au prix de grandes difficultés que MM. Sparrow & Jacobs ont réussi à monter, pour cette semaine, le chef-d'œuvre de D. Boucicault, *The Colleen Bawn*, drame irlandais en quatre actes. Cette pièce abonde en scènes charmantes et émouvantes. Les décors sont tout à fait nouveaux et on a tout fait pour prouver aux habitués du Royal qu'on s'occupe de leur plaisir. La pièce n'a pas été jouée à Montréal depuis plusieurs années, et on ne doute pas qu'elle n'obtienne un succès complet.

CONSEILS PRATIQUES

Les boiseries salies, autour des serrures, doivent être lavées avec de l'eau et de l'eau-de-vie.

Nettoyage de l'ivoire.—L'ivoire jauni retrouve sa blancheur primitive par le procédé suivant : On l'enduit d'une légère couche d'essence de térébenthine, à l'aide d'un pinceau ou de morceau de flanelle, puis on l'expose au soleil pendant trois ou quatre jours.

GRAVURE-DEVINETTE



—Où donc est ta sœur ?

—Ne la voyez-vous pas, là-bas, avec son panier ?

UN

12

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Le cœur de ces adolescents, exubérants de force et de santé, secouait au contraire leur poitrine par ses heurts inégaux.

L'amour, la plus forte des passions,—surtout à cet âge de la vie,—les tenait crispés sous son étreinte...

L'évolution morale inévitable était arrivée pour eux ; le coup de foudre du premier amour,—et du premier amour dans les circonstances particulières d'isolement où ils se trouvaient,—venait de les frapper...

Et la fatalité voulait que ce fût la même femme que les deux cousins convoitassent !...

Qu'allait-il arriver pendant cette nuit grise, où les étoiles scintillaient à peine à travers l'ouate serrée de l'atmosphère et où le moindre bruit se répercutait d'une façon insolite ?...

Ce qui allait arriver ?

C'est le DRAME,—le drame que se racontent encore, autour de l'âtre abrité ou près du feu de campement, les pêcheurs de la côte labradorienne ou les aborigènes des savanes intérieures.

* * *

—Hop ! ça y est. J'ai cru que nous n'arriverions jamais !

—Quelle impatience !... A peine un quart-d'heure ou vingt minutes pour faire deux milles...

—Pas davantage, tu crois ?

—Deviens-tu fou ?... Tu sais bien qu'il ne faut pas plus de temps.

—C'est bon, c'est bon, capitaine Gaspard : vous ne perdrez jamais la boule, vous !

—C'est que je ne suis pas amoureux, moi ! répliqua Gaspard, avec une intonation étrange.

Puis il ajouta, d'une voix blanche :

—Qui donc aimerait Gaspard Labarou sur cette côte maudite ?

—Qui ? fit aussitôt Arthur, en haussant les épaules : mais ma sœur Euphémie, parbleu !... D'où sors-tu donc ce soir ?

—Mimie !... Oh ! la bonne farce !... Ah ! ah ! Mimie Labarou, ma cousine ou plutôt ma sœur !... Mimie, ah !

—Quoi !... Qu'y a-t-il de si drôle dans ce nom-là ?... Il me semble que tu ne faisais pas tant la petite bouche, il y a quelques semaines, et que tu n'étais pas si dédaigneux à l'endroit de ma sœur ! Est-ce que l'arrivée de nos voisines auraient déjà éteint ton beau feu ?

—Fi...-moi la paix, entends-tu ! gronda Gaspard, d'un ton rogue ; et, surtout, que je n'entende plus le nom de ta sœur, cette nuit. Ça m'agace, oh ! là, là !

Et Gaspard accompagna cette onomatopée d'un geste si menaçant, qu'Arthur, tout ahuri, ne put qu'ajouter :

—Tiens ! tiens !... Je m'en doutais bien un peu ; mais me voici éclairé tout de bon... Ah ! le sournois !

Et la figure un peu efféminée du frère de Mimie blanchit sous son hâle.

Gaspard fit un geste vague, mais ne répondit pas.

La chaloupe abordait, du reste.

Une toute petite crique s'échancrait dans la masse rocheuse, du côté ouest,—hâvre minuscule ayant un bon fond de sable et enserré entre deux caps jumeaux.

C'est là qu'on atterrit.

Le grappin fut aussitôt jeté par-dessus bord et transporté vers le fond de l'anse, jusqu'à l'extrémité de sa chaîne.

La mer monte si vite en ces parages, que cette précaution n'était pas inutile, si l'on voulait s'éviter le désagrément de se jeter à la nage pour reprendre la chaloupe, quand il s'agirait de retourner à terre.

Puis chacun de nos chasseurs se munit de son capot de marin, du fusil destiné à l'hécatombe qui se préparait et de quelques provisions de bouche...

Et les deux cousins gagnèrent aussitôt leurs postes, sortes de niches dominant la grève en hémicycle où venaient s'ébattre à marée basse les palmipèdes de la région avoisinante.

Des hauteurs où ils étaient installés, à une cinquantaine de pieds tout au plus l'un de l'autre, les chasseurs, en croisant leurs feux, pouvaient balayer toute la grève.

Gare aux outardes, canards et autres oiseaux aquatiques qui oseraient s'y aventurer !... Ce serait bien miracle s'il en réchappait quelques-uns sans blessures.

Quand tous ces préparatifs furent terminés, minuit avait dû sonner au cadran céleste.

La mer était tout à fait basse.

Le gibier, suivant ses habitudes locales, n'allait pas tarder à surgir de tous côtés pour faire, avant le retour du flot, sa cueillette de mollusques et de graviers.

Déjà même, de divers points de l'horizon embrumé par quelques buées nocturnes, se faisait entendre des couin ! couin ! d'appel, sorte de diane sonnée trop tôt par quelque palmipède affamé.

Les chasseurs, le fusil chargé, l'œil et l'oreille aux aguets, attendaient, en soufflant mot.

Soudain Gaspard s'étant retourné vers le fond de la baie, s'écria :

—Hein ! qu'est-ce que c'est que ça ?

—Quoi donc ? fit Arthur, faisant lui aussi volte face.

—Une lumière chez nos voisins !

—C'est un fanal... Ça se déplace.

—On dirait un signal : la lumière est tournée en cercle, à bout de bras.

—C'est vrai. A qui s'adressent ces appels ?... C'est ce que nous ne pouvons savoir.

—Peut-être bien !...

Et Gaspard, en articulant ces trois mots d'un ton singulier, plongeait ses prunelles sombres au sein des demi-ténèbres flottant sur la baie.

Puis il ajouta d'une voix amère :

—Que le diable emporte le fou ou... la folle qui se démène ainsi dans la nuit, au lieu de dormir honnêtement dans son lit !

—La folle, dis-tu ! fit Arthur avec un haussement d'épaules. Quelle femme se hasarderait sur la grève, au beau milieu de la nuit ?

—Une amoureuse, parbleu !

—Oh ! oh ! la bonne plaisanterie ! Et qu'irait faire une amoureuse, à pareille heure, sur la rive de la Kécarpoui ?

—Des signaux à son amant ! répliqua Gaspard avec une rage concentrée.

Puis il ajouta à mi-voix, comme s'il se fût parlé à lui-même :

—La gueuse ! Malheur à elle ! malheur !...

—Tu es fou et jaloux ! ricana Arthur, en se levant pour mieux entendre un bruit étrange, grandissant, qui semblait venir du fleuve, à l'orient, repercuté par les mille échos de la baie.

C'était la brise de l'est qui s'élevait,—le fameux *nordet*,—lequel, après s'être reposé vingt-quatre heures, revenait à la charge avec des forces nouvelles.

Gaspard, que cette interruption des éléments avait, fort à propos empêché de répondre, écouta lui aussi ce souffle fraîchissant de seconde en seconde, et il parut se calmer comme par enchantement.

Un étrange sourire arqua ses minces lèvres et il dit d'un ton dégagé, qui contrastait singulièrement avec sa voix menaçante d'un instant auparavant :

—Une petite brise de nord-est ?... Bravo ! c'est ça qui va nous amener les canards.

Comme si elle n'eût attendu que cette réflexion, une forte volée de palmipèdes parut à quelques encablures vers l'est, faisant retentir les échos de couin ! couin ! assourdissants.

L'instinct du chasseur se réveilla aussitôt chez les deux rivaux, et chacun se tapit dans sa niche.

Cependant, les canards s'étaient abattus avec grand fracas sur la petite baie et se déhanchaient dans un méli-mélo de contremarches pesantes, tout en fouillant le sable de leurs longues et larges mandibules.

Tout à coup, sur un signal : Pan ! pan !... Pan ! pan !... quatre coups de feu éclatent dans la nuit.

Que de couin ! couin !... grand saint Hubert !... Et quels bruits d'ailes !

Une nuée de volatiles s'élève dans les airs, tournoie, s'éloigne un peu, tournoie encore, hésite pendant quelques secondes, puis revient stupidement s'abattre sur la plage abandonnée un instant auparavant.

Les chasseurs alertes avaient eu le temps de descendre de leur embuscade, de ramasser les blessés et les morts et de les jeter dans leur embarcation.

Ils rechargeaient leurs armes.

Puis quatre nouveaux coups des fusils à double canon firent encore déguerpir la volée babillarde, diminuée de plusieurs innocentes victimes, que l'on envoya rejoindre leurs confrères morts, dans la chaloupe.

Bref, ce manège se renouvela deux heures durant, les bandes succédant aux bandes, aussi stupides les unes que les autres.

Trois heures du matin allaient sonner au firmament.

Il fallait songer au retour.

Du reste, la mer montait depuis longtemps ; la plage était submergée, et la chaloupe, retenue par son grappin, dansait d'une façon inquiétante, sur les vagues, faisant ressac derrière l'îlot.

Arthur était rayonnant.

Cette chasse l'avait grisé.

Toute sa bonne humeur lui était revenue, et il chantonnait gaie-ment, tout en faisant ses apprêts de départ.

Gaspard, lui, avait une figure drôle.

Très pâle, la mine sournoise, l'œil méchant, il avait l'air de quel-qu'un en train de se décider à faire un mauvais coup, mais hésitant à franchir le Rubicon qui le sépare du crime.

Si Arthur, moins affairé, eût pu l'observer, il aurait certes été forcé de remarquer son attitude étrange, ses yeux flamboyants, ses poings crispés....

Qui sait !....

Peut-être aurait-il pu éviter la catastrophe que l'autre "organisait" à son intention.

Mais il songeait bien à cela, vraiment !

Sa pensée, jeune et chaude, s'élançait par delà la baie, franchis-



Gaspard, mon frère !... Page 60, col. 1

sait le seuil du chalet blanc, traversait la grande cuisine et s'arrêtait dans une chambre assombrie par la nuit, où reposait à cette heure même la pure jeune fille qu'il aimait.

Enfin, tout étant "paré," Gaspard, qui retenait l'embarcation prête à quitter le rivage, dit à son cousin, occupé à fureter encore ci et là :

—Ah ! ça ! Arthur.... Et ton capot ciré, vas-tu le laisser ici, par hasard ?

—Il n'est pas dans la chaloupe ?

—Mais non, te dis-je.... Monte vite là-haut. Tu l'as oublié.... Surtout, ne flâne pas.

Ce disant, sans même se retourner, le misérable donna une vigoureuse poussée à l'embarcation et sauta dedans.

Quand Arthur, entendant un bruit de rames heurtées, se retourna, la chaloupe se trouvait déjà à un arpent de l'îlot, entraînée par la tourmente qui se déchainait dans toute sa fureur.

Le pauvre garçon ne put que lever vers le ciel ses bras impuis-sants, pendant que sa voix gémissait dans un sanglot :

—Gaspard, mon frère !....

—Ne te déssole pas ! lui cria Gaspard, ricanant comme Méphisto. Je cours voir quelle est la belle somnambule qui te fait des signaux la nuit.... Adieu, mon très cher cousin !

—Gaspard ! Gaspard !! apporta encore aux oreilles du fratri-cide la brise vengeresse....

Puis ce fut tout.

L'îlot disparut dans la brume, et les cris dans le fracas de la tour-mente.

XVIII

APRÈS LE CRIME

Le fanal tourné en cercle, pendant la nuit du drame, était bien un signal.

Seulement, ce n'était pas une main de femme qui le levait, ce fanal.

Gaspard eût-il connu ce détail, que peut-être le démon de a ja-lousie ne l'eût pas mordu aussi cruellement.

Mais le coup était fait,—le coup, longtemps, mais confusément rêvé dans la cervelle de ce sauvage de race blanche abandonné à toutes les fureurs de la passion....

Il ne restait plus d'autre alternative à l'auteur du guet-apens, que d'en tirer le meilleur parti possible.

D'abord, il lui faudrait expliquer la catastrophe, la disparition de son cousin, tout en ne laissant aucun doute sur le rôle héroïque que lui, Gaspard, avait joué dans ce drame nocturne, d'où il ne revenait que par miracle.

Telles étaient les pensées du misérable au moment où, entraîné par les vagues énormes soulevées par la tempête, il voyait l'îlot disparaître dans les brumes et les embruns qui couvraient la baie.

Mais il n'eut guère le loisir d'élaborer un plan quelconque à cet égard, car le soin de sa propre conservation le rappela vite au senti-ment du danger immédiat que lui-même courait.

En effet, seul dans une embarcation légère, n'ayant ni le temps de dresser le mât, ni celui de mettre le gouvernail en place, il se voyait contraint de gagner terre "à la godille," recevant les lames de biais et fort empêché de garder l'équilibre dans la coquille de noix qui le portait.

Pendant une bonne moitié du trajet, les choses allèrent tant bien que mal.

La chaloupe fuyait vers l'ouest et dépassait la pointe submergée de la baie, mais se rapprochait tout de même du rivage.

Toutefois, les lames frappant de biais, déferlaient à chaque ins-tant par-dessus sa joue et l'alourdissaient rapidement des masses d'eau qu'elles y déversaient.

Il vint à un moment où Gaspard eut peur....

En fouillant du regard l'espace brumeux qui le séparait de terre, il ne vit qu'un chaos mouvant de brouillards épais, et plus loin,—bien loin, se figura-t-il,—la ligne sombre de la côte, à peine estompée dans l'obscurité.

Ces erreurs de distance sont fréquentes, la nuit, surtout quand on a l'esprit frappé comme l'avait le misérable.

Gaspard se crut perdu.

Ses bras engourdis ne pouvaient plus donner à la rame avec laquelle il "godillait" l'impulsion énergique nécessaire au progrès de l'embarcation....

Et les lames embarquaient toujours !....

Et le vent hurlait de plus en plus !....

Et, à travers ces clameurs de tempête, le fraticide croyait enten-dre la voix désespérée du pauvre Arthur, seul sur son îlot à demi-submergé et voyant venir fatalement une mort terrifiante !....

Oui, le fraticide eut peur,—une peur de bête acculée en face des chasseurs....

Mais, de remords, point !

Même à cet instant suprême où il se crut voué au gouffre, il ne regretta par ce qu'il avait fait.

Plutôt mille morts, que de voir son cousin aimé de Suzanne Noël !

Telle était l'intensité de sa jalousie !

Il vint pourtant un coup de mer qui lui arracha un cri d'an-goisse tardive....

La chaloupe, prise de flanc par une avalanche d'eau, fut soulevée comme une plume au milieu d'une pluie d'embruns fouettée par la rafale et alla s'abattre sur un élément solide, rocher ou sable, où elle demeura immobile.

Gaspard, emporté par dessus bord, s'en fut tomber tête première à quelques pieds de là, ressentit une commotion violente au cerveau et perdit connaissance.

Combien de temps demeura-t-il ainsi privé de sentiment, la face dans le sable et les bras étendus ?

Il aurait été bien empêché de le dire, lorsqu'il reprit ses sens.

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Il se nomme ? . . .

—Pierre Tournil.

—Le jeune menuisier qui travailla au moulin avec Devor ?

—Oui, mon père. Il y a trois ans, il dut partir ; pendant ces trois années l'ouvrier a travaillé, il s'est instruit, et maintenant il a devant lui un avenir. Il en sait plus, bien plus qu'il n'est nécessaire pour diriger une scierie. Il s'est élevé afin de me mériter. Sa famille, vous la connaissez. Jean Tournil le garde-chasse avait été soldat, il est mort en remplissant son devoir. Catherine, devenue veuve, a élevé ses enfants avec un admirable courage.

—Tout prospère autour d'elle. François est maître de forge ; Julien occupe une bonne place à la tuilerie ; Georges deviendra instituteur ; Louise, si je ne me trompe, épousera le premier jardinier fleuriste du pays. Pas une tache sur le nom des Tournil. On ne le cite qu'avec éloge. Pierre m'a laissé voir qu'il m'aime, et depuis trois ans je ne pense qu'à lui. Je vous supplie de me permettre d'aller lui tendre la main comme ma mère vous la tendit, et de lui dire :

—Quittez l'armée avec le grade d'officier ; une situation vous sera faite, et je vous confierai le soin de mon bonheur.

—Oh ! ces petites filles ! s'écria Thomas, comme, sans y toucher, elles préparent un roman ! Mais je ne me souviens guère de ce garçon, ma fille ! Il ne m'a pas sauvé la vie, à moi. Sans doute je n'attache pas un grand prix à ce que tu deviennes la femme d'Aristide Poinçot, mais je serais bien aise que mon gendre me plaise un peu. Et si je ne dois le voir que dans deux ans, et acheter la scierie à l'avance ? . . .

—Oh ! rassurez-vous, mon père, il est ici.

—Depuis longtemps ?

—Depuis deux jours.

—En congé, alors ?

—Oui, mon père.

—Pourquoi n'est-il point venu ?

—Je ne le lui ai point permis. Je voulais à l'avance votre consentement.

—Eh bien, s'il te plaît, fais ta volonté. As-tu trouvé le moyen de me le montrer, ce sauveur de jolies meunières ? . . .

—Le plus simple de tous. J'ai promis, il y a longtemps, à Catherine, de lui faire une visite ; nous irons ensemble . . . Vous aurez naturellement l'air très surpris de revoir Pierre Tournil . . . Et, si vous le jugez comme je le fais moi-même, sans qu'il soit besoin de nous concerter davantage, vous lui parlerez de votre projet d'acquérir la scierie et vous lui demanderez si, son congé fini, il accepterait de la diriger . . . Vous lirez dans son regard toute sa joie avant même qu'il vous réponde. Votre parole échangée nous servira de fiançailles . . .

—Aristide Poinçot ne sera jamais le successeur de maître Noutron, grâce à toi ?

—Non, jamais.

—Allons, je le regrette médiocrement ; comme tu le dis, il est bilieux, et peut-être t'aurait-il rendu malheureuse . . . Je n'avais pas remarqué cette scierie, elle produit un bon effet dans le paysage. Le grand pré qui la sépare du moulin m'appartient . . . C'est bon, fille ! nous irons tantôt visiter Catherine. Fais-toi belle.

—Je me ferai plutôt simple, répondit-elle.

Cyprienne se jeta dans les bras du minotier.

—Ah ! que je t'aime ! dit-elle, que je t'aime !

Trois heures plus tard, appuyée sur son bras, vêtue d'une robe de toile grise unie, un chapeau de paille orné d'un bouquet de fleurs des champs ombrageant son front, elle quitta le moulin et se dirigea vers la maison du garde.

Thomas semblait un peu soucieux. Au fond, il eût préféré voir sa fille monter un degré de l'échelle sociale. D'un autre côté, l'idée de la perdre lui poignait le cœur.

On était au dimanche ; Louise et Marie avaient donné un air de fête au logis. Les tables à repasser, rangées le long de la muraille, rappelaient seules le travail quotidien.

Catherine, toujours vêtue de son deuil austère, écoutait près de la croisée les récits du jeune brigadier. Louise habillait maternellement la poupée neuve de Nichette. Vincent lisait à Claudine d'une voix assourdie le joli conte *l'Enfant malade*. Georges étudiait une leçon de géographie. Des livres, des cahiers épars sur la table, témoignaient des efforts de chacun. Néra nouait des rubans à une corbeille

d'osier qu'elle avait achevée la veille, et dans laquelle la veuve devait placer sa plus fine lingerie.

—Et, dis-moi, reprit Catherine après un long silence, tu ne me parles pas de Mlle Cyprienne . . . Je sais bien que tu ne l'as point revue, mais . . .

—Vous désirez savoir si je l'aime toujours ?

—Oui.

—Plus que jamais. Je lui dois ce que je sais et ce que je suis. Elle m'a interdit de lui écrire, et j'obéis avec respect à ses ordres. Il lui plaît de constater que son souvenir est le mobile de mes actions, je l'approuve. Mais sa pensée ne me quitte jamais, et si cela eût été possible, ma tendresse pour elle se serait encore accrue.

—C'est un rêve ! murmura la mère.

—Et pourquoi ? Tous les hommes ne sont pas pétris d'égoïsme et d'orgueil.

—Est-ce que notre famille fera honte à d'honnêtes gens ? O sainte mère éprouvée ! ta couvée ne grandit-elle point prospère et sage ? Tes filles ne sont-elles point belles et modestes ? Tes fils sobres et laborieux ? Nous restons du peuple, c'est vrai ; aucun de nous n'aspire à sortir de son rang, et si je gagne mes épaulettes, c'est afin de les offrir à Cyprienne. Mais, qu'elle me dise de quitter l'armée, et je reprendrai sans honte l'outil de l'ouvrier. Je garderai mon épée au fourreau, prête pour le jour où l'on battra la charge, mais je reviendrai entourer ta vieillesse de soins et d'amour. Ah ! si tu savais combien nous te vénérans tous !

—Tu n'es pas seulement brave et vaillante, tu es sainte ! Comme d'autres femmes, quand la mort de mon père te frappa au cœur, auraient pris prétexte de leur désespoir et de l'absence du chef de famille pour implorer l'aide de celui-ci, la charité de celui-là. Tu ne l'as point voulu. Tu sauvegardas notre avenir. Nos mains se sont avancées vers le travail, jamais elles ne se sont tendues pour l'aumône. Nous avons le droit d'être fiers de toi, et nous t'aimons avec vénération.

—C'est trop, mon Pierre ! c'est trop, dit Catherine.

—Dieu te bénira encore dans l'avenir de chacun de nous, mère, et tu seras un jour la plus heureuse aïeule du pays.

Catherine n'entendit point ces derniers mots ; son regard s'attachait sur deux promeneurs se dirigeant vers la cour de la maison.

—Vois donc ! fit-elle enfin, vois donc ! On dirait . . .

—Dieu ! murmura le jeune homme en pâissant, Cyprienne et son père !

Catherine serra les deux mains de son fils.

—Que nous veulent-ils, Pierre, le sais-tu ?

—Non, répondit-il en s'efforçant de maîtriser son émotion.

Cyprienne et Thomas s'avançaient lentement. Dès l'entrée de la cour, le regard du meunier fut séduit par l'ordre et le bon goût régnant autour de cette modeste habitation. Des murs tapissés de élématites, de viornes, de glycines, des massifs d'arbustes plantés par le jardinier chez qui Vincent faisait son apprentissage, reposaient les yeux. Le gros chien flamand, harnaché de ses cuirs cloutés d'or et attelé à sa petite voiture, attendait Nichette que Vincent devait conduire faire une promenade. Catherine quitta la fenêtre, ouvrit la porte toute grande, et, au bras du jeune brigadier, elle s'avança vers Cyprienne et son père.

—Le regard du meunier, regard de paysan fin et doux tout ensemble, étudia rapidement la physionomie de Pierre. Un beau front, de grand yeux clairs, rayonnant de franchise, une bouche affectueuse, l'allure dégagée, presque élégante ; la souplesse du corps unie à la vigueur des membres, faisaient de Pierre un superbe garçon, et le minotier pensa que sa fille aurait dans ce beau soldat un tout autre mari que si elle eût épousé le clerc de maître Noutron.

Le visage de Catherine reflétait une satisfaction mêlée de crainte et celui de Cyprienne, une joie voilée de modestie.

—Bonjour, madame Catherine, dit la fille du meunier en tendant la main à la veuve. Depuis longtemps je vous promets ma visite, et j'acquiesce ma parole.

Elle se pencha vers Nichette et l'embrassa.

—Mademoiselle, dit Pierre, vous nous faites autant d'honneur que vous nous causez de joie.

Ils entrèrent dans la salle. Les enfants, appelés, présentés, vinrent sans gaucherie, avec une aisance aimable, saluer Cyprienne, qui ne tarda pas à s'approcher du lit de Claudine.

Après quelques mots de conversation générale, le meunier dit à Pierre :

—Mon jeune brigadier, votre intention est-elle de suivre la carrière militaire ?

—Cela dépendra de bien des circonstances, Monsieur, répondit le jeune homme. Puis-je vous demander pourquoi vous m'adressez cette question ?

—Certes, oui. En face de mon moulin est une scierie qui, en ce moment, se trouve à vendre. Il m'est venu dans l'idée d'en faire l'acquisition ; mais ce projet n'aura son exécution que si je trouve à l'avance l'homme capable de la diriger.

—Et vous avez songé, Monsieur. . . .

—Que vous feriez admirablement mon affaire ! Vous connaissez le travail, vous gouvernez sagement et habilement des ouvriers. Le grade que vous avez su conquérir au bout de trois ans me prouve que vous possédez une instruction suffisante même. S'il vous convient de diriger la scierie du Morin. . . je serai heureux, très heureux, de vous prouver que, si j'ai appris bien tard que je vous dois la vie de ma fille, la reconnaissance ne se périmé pas chez les braves gens. . . .

—Ah ! Monsieur ! Monsieur ! dit Pierre, dont les yeux s'humectèrent de larmes, avez-vous réfléchi à ce que vous me proposez ? . . . Songez-vous qu'en m'offrant le moyen d'arriver à la fortune, vous me laissez au fond de l'âme des espérances de bonheur auxquelles je n'osais croire. . . .

—Allons, allons ! dit le meunier, pour qui serait-il donc, ce bonheur après lequel chacun court par des chemins divers, sinon pour les jeunes gens qui, comme vous, marchent droit, respectueux envers la mère, bons pour les jeunes frères, dignes de l'estime de tous ! Votre main, morbleu ! me voilà devenu votre protecteur et votre ami, et, s'il le faut, pour vous voir plus heureux encore, eh ! ma foi ! nous y ajouterons quelque chose.

Thomas se leva :

—Madame Catherine, dit-il, votre fils et moi nous nous entendons parfaitement. Tout est convenu. Dans deux ans, il nous revient avec une épaulette, et je l'installe en qualité de directeur de la scierie, dont l'acquisition suivra de près cette visite.

Cyprienne alla vers Catherine.

—Pardonnez-moi d'avoir gardé mon secret, dit-elle.

—Ah ! comme je vous aimerai, vous que chérit si fort mon enfant !

Pierre alla vers Cyprienne.

—J'ai toujours mes fleurs de nénuphar, dit-il.

—A propos de cela, dit en riant le minotier, j'invite toute la famille à venir dimanche prochain pêcher des écrevisses dans le Morin. . . Le bateau de promenade se balance à son amarré, et M. Pierre nous fera faire une jolie course sous les grands saules.

Le reste de l'après-midi se passa chez la veuve du garde-chasse.

Un bonheur recueilli remplissait l'âme des deux jeunes gens, et le minotier dit à la femme de Jean Tournil :

—Hein ! Madame Catherine, le joli couple que nous aurons là !

—Dieu vous bénira, Monsieur, de ne point paraître vous apercevoir que nous sommes de pauvres gens, près de vous !

—Ah ! tenez ! ne me dites pas cela ! Pas plus tard qu'hier, je songeais à marier Claudine à un notaire. Elle m'a rappelé ma jeunesse laborieuse, et c'est elle qui a raison. Dans huit jours nous fêterons les fiançailles et nous ferons la noce dans deux ans ! . . .

Vers le soir seulement, Cyprienne et son père reprirent la route du moulin. Ils laissaient du bonheur pour toute la semaine dans la maison du garde.

XVII

LA JUMELLE

Le médecin l'avait condamnée. . . .

Claudine devait mourir, à moins qu'un événement imprévu ne vint l'arracher à la tombe, vers laquelle elle descendait lentement, depuis le jour qui vit enlever son frère. Il ne sagissait plus de lutter contre le mal, mais de s'efforcer d'adoucir les dernières heures de la douce créature. Vingt fois elle parut vouloir guérir, et par un suprême effort de volonté se cramponner à la vie, mais, après quelques jours d'une amélioration inespérée, elle retomba plus bas.

Quand sa mère en larmes lui demandait :

—Où souffres-tu ?

Elle secouait la tête en répondant :

—C'est le mal de Claudin que je sens au cœur, à la tête, dans tous les membres. . . .

Et jamais on n'obtenait d'elle d'autre réponse. Le frère jumeau voyait se répercuter ses épreuves dans cette charmante créature qui était venue au monde le même jour et s'était abreuver du même lait.

Louise et Marie s'ingéniaient à la distraire.

Néra se tenait à l'écart : Claudine, si bonne, si tendre, n'avait jamais réussi à vaincre la répugnance que lui inspirait la gitane. Elle croyait voir dans Néra la représentante d'une race odieuse, race qui vole les enfants, les torture et les tue.

Il vint une heure où l'on dut songer à préparer pour Claudine les pompes sacrées de la mort.

Sa piété avait toujours été grande, presque mystique. En raison peut-être du principe de ses souffrances. Claudine paraissait douée d'une sorte de seconde vue en ce qui concernait bon nombre de choses terrestres ; et, dans le domaine de l'âme, on eût dit que deux ailes la soulevaient plus haut que les autres enfants. Le curé lui portait un

attachement profond ; chaque fois qu'il venait au village, il entraînait chez sa petite malade. Ce fut donc avec une paternelle prévoyance qu'il lui parla de se disposer à un voyage qui, pour elle, serait l'élan d'une jeune âme allant se perdre dans le sein d'un Dieu de lumière et d'amour.

Claudine se réjouit au lieu de s'affliger.

Seulement, quand le curé fut parti, elle dit à sa mère :

—Je n'ai jamais eu beaucoup de fêtes, moi ! et je souhaiterais que celle de ma mort vous laissât un beau souvenir. Ne vous attristez pas de me voir m'en aller, je souffre tant, d'une douleur si étrange qui frappe sans relâche mon cœur meurtri. . . . Quand on m'apportera le viatique, je voudrais que cette chambre fût aussi fleurie qu'un reposoir, et moi vêtue de blanc comme au jour de ma première communion. Je quitterai mon lit, vous me placerez dans le grand fauteuil, près de la fenêtre. Je verrai le ciel tout bleu, le soleil d'or, et peut-être m'en irai-je au paradis à mesure qu'il s'abaissera là-bas. . . .

Catherine pressa, en sanglotant, sa fille sur son sein.

—Tu auras ta robe blanche, dit-elle, et la chambre sera comme un reposoir.

La veuve appela Louise :

—Personne ne pensera au travail ni aujourd'hui ni demain, dit-elle ; va trouver Lepic et rapporte-lui le désir de Claudine. C'est un brave garçon, il nous aidera.

Louise rougit un peu et sortit sans répondre, afin d'exécuter l'ordre de sa mère.

Le jardin de Joseph Lepic se composait d'un grand terrain, entretenu avec soin, dont une partie était consacrée aux fleurs et l'autre moitié aux légumes.

Louise, en entrant, le chercha du regard sans l'apercevoir. Enfin, elle le trouva occupé à soigner des rosiers magnifiques, et dès que le regard du jeune homme rencontra le sien, il courut vers elle.

—Oh ! mademoiselle Louise, dit-il, quel bonheur de vous voir !

—Non, monsieur Joseph, répondit-elle d'une voix tremblante, ce n'est pas un bonheur, c'est un chagrin qui m'amène ici. Je viens vous supplier au nom de ma mère d'adoucir un peu notre angoisse, en nous permettant de satisfaire un vœu de notre chère Claudine.

—Toujours plus souffrante, n'est-ce pas ?

—C'est la fin, répondit Louise en s'essuyant les yeux.

—Et que désire cette pauvre mignonne ?

—Les malades ont des idées, et celle-là se trouve d'accord avec ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait, ce qu'elle aimait.

—Mais qu'est-ce donc, mademoiselle Louise ? Vous savez bien que pour votre famille, pour vous, je suis capable de tout.

—Vous nous aimez bien, c'est vrai.

—Alors parlez.

—Claudine a toujours adoré les fleurs. On viendra demain lui apporter le viatique, elle demande que sa chambre soit remplie de feuillage, de belles plantes, de guirlandes et ma mère m'envoie vers vous.

—Avant ce soir tout ce que je possède sera dans votre maison.

—Ah ! monsieur Joseph, vous êtes bon !

—Voulez-vous me remercier de ce que je vais faire, si peu que ce soit ?

—De grand cœur.

—Alors gardez cette rose, mademoiselle Louise. Personne ne la possède encore que moi. Voyez comme elle est blanche, pure et belle. Et combien son parfum est doux.

—Je l'accepte et je la garderai.

Joseph la coupa lentement, et la lui tendit. Louise avança la main plus timidement encore, et ils restèrent une minute ainsi, hésitants, les yeux baissés, les doigts enlacés à la tige de cette rose nouvelle.

Un profond soupir souleva la poitrine du jeune homme.

Louise garda la fleur, salua le jeune homme du regard, et regagna la maison.

Une heure plus tard, les jardiniers amenaient dans la salle d'énormes rameaux devant lesquels se dressèrent des fleurs aux teintes éclatantes. Sur des gradins, les plantes rares s'enlacèrent, et sous les larges feuilles de deux bananiers on dressa l'autel qui n'eut d'autre ornementation que les calices épanouis. Des azalées blanches le décoraient, et les cierges devaient mêler leur douce lueur à ces bouquets magnifiques. Du regard, Claudine étudiait les progrès du travail. Un sourire angélique glissait sur ses lèvres. Louise cousait à côté d'elle cette robe de mousseline blanche dans laquelle on la devait ensevelir. Que de larmes tombèrent sur l'étoffe, et rouillèrent l'aiguille dans ses doigts !

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)

ADOpte PARTOUT

Le *Baume Rhumal* est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris.

CHOSes ET AUTRES

—La ville de New-York a voté un crédit de \$2,500,000 qui sera affecté à la construction d'une bibliothèque publique.

—Le millionnaire grec Aneroff a donné \$6,000,000 pour défrayer les dépenses de la guerre greco-turque.

—La consommation du sucre, par année, aux Etats-Unis, est portée à 4 milliards de livres, ce qui équivaut à 60 livres par tête.

LE BAUME RHUMAL

La guérison du rhume le plus opiniâtre suit l'emploi judicieux du *Baume Rhumal*.

—Aux termes d'une loi que vient de voter l'assemblée de l'Illinois, la fabrication et la vente des cigarettes sont interdites dans cet Etat ; le vote a eu lieu à l'unanimité.

—En Norvège, la vaccination est en grand honneur. On ne permet pas à un homme qui n'a pas été vacciné de voter aux élections.

VERTUS BIENFAISANTES

Il faut avoir expérimenté les vertus bienfaitantes du *Baume Rhumal* pour expliquer la vogue dont il jouit dans le monde médical.

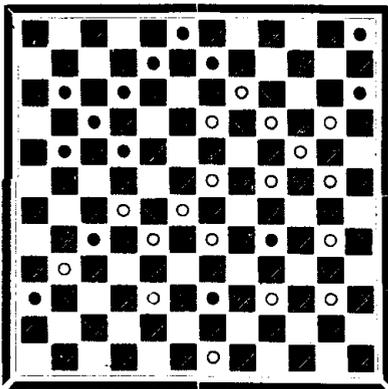
—La mode est aux dentelles, on en portera beaucoup sur les vêtements cette année et les imitations de Chantilly, aux dessins splendides, jouissent d'une faveur toute spéciale ; elles ne font pas cependant délaissier les dentelles de Saxe, de Florence et d'Irlande.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 199

Composé par M. J.-H.-N. Desaulniers, Nicolet

Noirs—14 pièces



Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 198

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
24	17	11	46
36	30	22	54
62	56	61	50
53	60	54	41
30	5 gagnent		

Solution juste par M. P. Duplessis, Williamsville, Conn., 197

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 16, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

Les Belles Femmes

La beauté est une affaire de goût ; cependant nous pouvons tous être du même avis sur un point : On voit rarement réunies chez une personne, une santé délabrée à la beauté des formes ou des traits. Le désir qu'éprouve une femme malade d'être semblable à une compagne qui n'a jamais connu la souffrance, dont les joues sont rondes et rosées par la santé, dont l'œil vif, le pas élastique indique la jouissance entière des bienfaits de la vie, ce désir est tout naturel et pourtant le sort de celle qu'il envie pourrait être le sien, si elle profitait des moyens à sa portée.



Mlles Lizzie et Clara Robitaille.

"Ma sœur et moi," nous dit Mlle Lizzie Robitaille, "avons été guéries par vos merveilleuses Pilules Rouges ; nous étions très faibles et très pâles, irrégulières : nous sommes aujourd'hui en excellente santé, nous travaillons avec courage et énergie, nos forces sont revenues, notre teint est rose, nous mangeons avec appétit et nous jouissons d'une santé parfaite."

Les Pilules Rouges du Dr Coderre
POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

Sont spécialement pour les maladies des femmes ; elles ne guérissent pas tous les maux.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

U. PERREault

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LADRES LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283. MONTRÉAL.
MARCHAND 843. P. Q.

Buyez l'Eau du Recollet

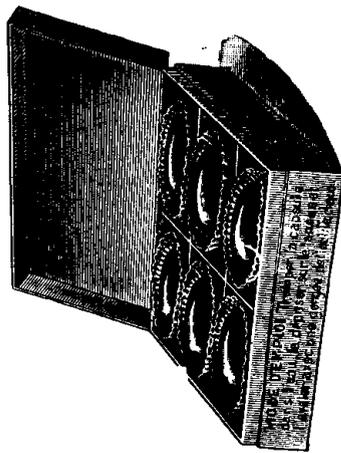
Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la

COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune repugnance et sans le secours de la cuillère, les médicaments de mauvais goût, tels que : les Huiles de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale inimitable.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada

Maisons ROYER et ROUGIER Frères
55 St. Sulpice Street, MONTREAL
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur le capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal, mardi, le 15 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction.
W. WEIR, Président.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

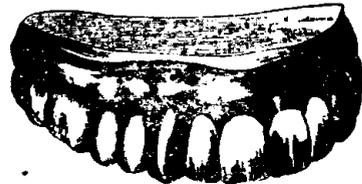
R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, di-sipo HÂLE,
Rougeurs, Rides précoces, Rugosité,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la
peau du visage claire et saine. — A l'état
pur, il colore, on le suit, Masque et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
SANS COLIQUES NI NAUSÉES
SANS AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
L. KIRN
"Extrait éthéré de FOUGÈRE Mlle Puro sans Calomel."
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

